

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

- Additional comments / Commentaires supplémentaires: **Pagination continue.**

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

ALBUM DE LA MINERVE



Vol. 3.

Montréal, 22 Janvier 1874.

No. 4.

POESIE.

SOUVENIR DE 1868.

LE PAPE ET SES DEFENSEURS.

Pièce adressée aux zouaves pontificaux,
à leur départ pour Rome, en 1868.

Je vis en même temps la bête et les rois de la terre avec leurs
troupes assemblées, pour livrer bataille à celui qui était monté sur
le cheval, et à son armée.

Apoc. XIX, 19.

Pourquoi donc ces clameurs, pourquoi ces cris de guerre ?
Pourquoi voit-on le monde aujourd'hui tressaillir ?
On dirait qu'une trombe horrible, meurtrière,
Marche vers lui pour l'engloutir !

O peuples, dites-nous, d'où vient votre malaise ;
Dans ses possessions qui peut-on menacer ?
Serait-ce le grand roi de la race française
Que l'on cesserait d'abaïsser ?

Ou bien serait-ce encor le czar de la Russie
Qu'on descendrait d'un trône où le sang polonais
A coulé comme un fleuve ? Ah ! serait-il, l'impie,
Enfin puni de ces forfaits ?

Non, ce n'est pas pour eux que l'on crie à la guerre,
S'il en était ainsi, l'on s'agitait peu. (1)
Celui qu'on foule est plus que les rois de la terre,
Il dispose du bras de Dieu.

Sa royauté terrestre a l'art d'être impuissante,
Mais dans l'oppression si sa voix retentit,
L'univers tout entier semble dans l'épouvante,
Il reconnaît la voix du Christ.

Et la France aussitôt sentant son âme émue,
Lance au-de-là des mers un essaim de héros ;
Par le souffle de Dieu leur flotte semble mue,
L'onde pour eux calme ses flots.

Tremblez, persécuteurs de notre auguste Père,
Car on vous sait poltrons aussi bien que méchants ;
Courbez, courbez vos fronts jusque dans la poussière ;
Les soldats français sont présents. !

(1) Etait-ce prophétique ? Napoléon est tombé, et il ne s'est élevé
qu'une clameur de malédiction contre lui.

C'est ainsi que toujours, sous l'aile de la France,
La barque de Saint Pierre a bravé tous les temps ;
Elle se rit encore, ô lîgues sans puissance,
De vos efforts persévérants.

Après ces jours d'orage et d'affreuse tempête
Que vous lui suscitez, vils suppôts des enfers,
Le soleil radieux du plus beau jour de fête
Se lèvera sur l'univers.

Et ce seront alors les jours de votre gloire,
Héros de Mentana, de Monte-Rotondo ;
Les chrétiens chanteront au loin votre victoire :
On chantera Castelfidardo.

Mais ciel ! qu'ai-je entendu ? Tu veux, ô ma patrie,
Partager les lauriers de ces divins combats ?
Les fils du Saint-Laurent iraient en Italie
Du pape se faire soldats !

Quelle inspiration ! Quelle heureuse pensée !
O ma jeune patrie, oui c'est digne de toi :
Ta mère de l'Eglise est dite fille aînée,
Combats comme elle pour ta foi. (1)

Allez jeunes guerriers, aux rives italiennes ;
L'honneur vous attend là, partez donc sans regret,
Et faites voir qu'au sein de nos forêts lointaines
On est catholique et français.

Allez, vaillants chrétiens, car le Christ vous appelle,
Allez, vous rallier sous son divin drapeau ;
Le Pape va bénir votre troupe fidèle,
Dès lors votre destin est beau !

Allez et combattez pour un cœur magnanime,
Pour un Père, un vieillard que l'on ose trahir.
Si vous trouvez la mort, elle sera sublime ;
Soldat, vous deviendrez martyr.

Allez tremper vos mains dans le sang des vampires
Qu'une noire fureur anime contre lui ;
Egorgez sans remords ces sicaïres, ces shires
Qui lèvent le front aujourd'hui.

(1) Comme elle ! Que sont devenus les temps où l'on pouvait
parler ainsi ?

J. M. Maréchal

Allez représenter notre belle patrie
 Au sein de ce concours des plus nobles héros :
 Marchez au premier rang, que l'univers publie
 De vous les exploits les plus beaux.

Vos frères restés seuls au sein de leurs chaumières,
 En pleurant votre perte, envieront votre sort ;
 Ils vous suivront des yeux sur la rive étrangère,
 Ils applaudiront votre mort.

Déjà, brave LaRocque, aux plages d'Italie
 Ton sang nous a frayé de glorieux sentiers ;
 Oh ! que ce sang si pur soit, pour notre patrie,
 Une semence de guerriers.

Février 1868.

M.

LE DIAMANT PERDU.

(Suite)



L battait des mains, gambadait et faisait des grimaces qui, en tout autre moment, eussent fort diverti les rieuses jeunes filles.

—Bon Dieu ! miss Owens, demanda Clara vivement, comprenez-vous ce qu'il dit ?

—Il n'y a pas à s'y méprendre, ma chère ; il nous annonce que, selon notre désir, il s'est mis à la recherche des chlamydères et qu'il a trouvé plusieurs berceaux de ces oiseaux.

—Serait-il possible ? Mais alors je pourrais espérer... oh ! interrogeons-le, ma chère Rachel ; de grâce, assurons-nous que vous ne vous trompez pas.

En employant tour à tour l'anglais, quelques mots de l'idiome indigène et surtout le langage des signes, on questionna de nouveau le sauvage. Après bien des malentendus, inévitables dans un pareil entretien, on se confirma dans l'interprétation de Rachel ; Tête-de-Crin, depuis la visite des dames à Walker-station, avait été constamment en quête des berceaux de chlamydes ; aidé de sa lubra et de ses enfants, il avait réussi dans ses perquisitions et accourait à Dorling pour annoncer qu'il avait découvert plusieurs berceaux.

Clara, dès qu'elle fut sûre du fait, ne put cacher sa joie.

—Il importe maintenant de savoir, reprit-elle d'une voix tremblante, si ces berceaux sont bien éloignés d'ici, et dans quelle partie du pays ils se trouvent.

Rachel, fort impatiente elle-même d'éclaircir ce point important, s'empessa de transmettre la question de Clara à Tête-de-Crin.

—Dans le *Maaly-Scrub*, répliqua-t-il.

Clara demeura terrifiée :

—Ce *Maaly-Scrub* ou désert des Maalys, dit-elle à Rachel, n'est-il pas de cette contrée inhabitable qui commence à Walker-station et qui s'étend, dit-on, à des centaines de milles en tous sens ? Mais, ma chère miss Owens, comment s'aventurer dans ces régions sauvages, où les plus hardis explorateurs européens n'ont jamais, dit-on, osé pénétrer ?

—Songez donc, chère Clara, que les indigènes eux-mêmes ne s'engagent pas bien avant dans les bois, et sans doute notre ami Tête-de-Crin n'a pas poussé ses investigations à une grande distance de

sa demeure ordinaire. D'ailleurs, on ne risquerait pas de s'égarer en le prenant pour guide.

Cependant elle demanda quelle distance séparait Walker-station des constructions des chlamydères, et elle eut la satisfaction d'apprendre qu'elles avaient été découvertes dans un rayon de deux ou trois milles autour de la station.

—Deux ou trois milles, répéta Rachel ; ce ne serait qu'une promenade.

Et elle parut réfléchir aux moyens d'exécuter un projet encore en germe dans son esprit.

—Rachel, reprit Clara, lors de notre promenade sur la lisière du *Maaly-Scrub*, nous demandâmes à Tête-de-Crin s'il trouvait des berceaux, de nous apporter quelques-uns des ornements accumulés en grand nombre à l'entrée des tonnelles de chlamydères ; a-t-il donc oublié notre commission ?

—Vous avez raison, ma chère, répliqua miss Owens, et j'ai moi-même répété ces recommandations à son fils Nez-Percé, qui, ne vous en déplaise, est plus intelligent que lui. Je gage qu'ils s'en sont souvenus l'un et l'autre.

Et elle transmit à l'Australien la question de Clara. Tête-de-Crin en saisit facilement le sens ; il fouilla dans un sac de peau suspendu à son côté, et en tira une poignée de cailloux cristallisés, de grains aux couleurs éclatantes, de morceaux de métal poli, de coquillage ; on eût dit ces fragments de clinquants, ces mille brimborions qui, par leur arrangement symétrique, produisent de si ravissants lessins dans un kaléidoscope.

Comme les deux amies émerveillées en faisaient l'inventaire, Clara tout à coup poussa un cri d'étonnement et de joie.

—Miss Owens, dit-elle en désignant un objet de petite dimension perdu au milieu d'une foule d'autres bagatelles brillantes dans la main noire et calleuse de Tête-de-Crin, ne me trompé-je pas ? Ne reconnaissez-vous pas comme moi...

L'émotion l'empêcha d'achever.

Les yeux de Sachel se portèrent sur plusieurs grains de métal jaune dont l'éclat surpassait celui des coquilles nacrées et des carapaces d'insectes qui les entouraient.

—Je vous comprends, Clara, répliqua-t-elle, ce sont en effet des pépites d'or natif que les bowerbirds auront dérobées aux placers du voisinage. En vérité, il y en a là pour plusieurs dollars.

—Que m'importent ces grains d'or ? s'écria Clara d'un ton d'impatience ; je vous montrais ceci... ceci... Ne vous semble-t-il pas.

—Et c'est un de ces grains de rassade que nous

avons déposés dans le jardin et qui ont été enlevés ces jours derniers par les oiseaux !

— Vous le reconnaissez aussi ? Il est donc vrai ?

Aucune erreur n'était possible ; en effet, le grain de verre découvert par l'Australien était d'une forme et d'une couleur qui le rendaient très-reconnaissable. Pour plus de sûreté, les deux jeunes filles le comparèrent aux autres perles fausses demeurées en leur possession, et le trouvèrent identique.

— La conclusion de tout ceci, dit gaiement Rachel, c'est que les chlamydères dont on vient de découvrir les berceaux sont précisément ceux qui nous volent avec tant d'effronterie.

Cette assurance parut redoubler l'agitation de Clara.

— La Providence se déclare décidément pour moi ! s'écria-t-elle ; maintenant, chère miss Owens, j'ai le plus grand intérêt à connaître l'endroit où ces mystérieux oiseaux entassent les petits objets qu'ils dérobent. Cet endroit, je veux m'y rendre sur-le-champ... Il y va de mon bonheur, de mon repos, de mon honneur même ! Il faut que je parte à l'instant pour le Maaly-Scrub.

— Qu'avez-vous donc encore, Clara ? demanda Rachel tout effarée ; d'où vous vient cette curiosité déraisonnable ? Ne sauriez-vous attendre quelques jours que mon père ait l'occasion de nous conduire à Walker station ?

— Je ne puis pas attendre un jour, Rachel, pas une heure... Une inexorable nécessité me presse ! Demain peut-être il serait trop tard.

— Tout ceci n'est pas naturel, Clara, et je vous pris de m'expliquer...

— Je ne saurais rien expliquer, ma bonne Rachel, du moins en ce moment... Tâchez seulement que si je n'allais pas aujourd'hui même vérifier l'heureuse découverte de Tête-de-Crin, demain peut-être je serais morte de douleur et de honte.

L'Anglaise embrassa son amie et lui dit d'un ton affectueux :

Vous me faites peur, Clara ; mais tranquillisez-vous, il est un moyen de vous satisfaire. Moi aussi, je désire ardemment de voir au plus tôt ces rares merveilles du désert australien ; écoutez-moi donc. Mon père est absent, mais il a laissé à la maison le char à bancs qui nous a servi déjà dans plusieurs promenades et le cheval qu'on y attelle d'ordinaire. Je vais commander à John, notre domestique noir, de mettre le cheval au char à bancs et de nous conduire à Walker-station. La journée est encore peu avancée ; en deux heures nous aurons atteint la lisière du Maaly-Scrub ; deux autres heures nous suffiront amplement pour visiter les berceaux sous la conduite de Tête-de-Crin, et nous pourrons encore être de retour ici à la chute du jour... Eh bien, ma chère, que dites-vous de mon plan ?

On connaît la liberté, peut-être excessive, que les mœurs accordent aux jeunes filles en Amérique et dans les colonies anglaises. Aussi miss Owens parlait-elle comme d'une chose toute simple, de faire une excursion de plusieurs lieues, dans un désert justement redouté avec une amie de son âge, sans autre protection que celle d'un vieux noir assez mal pourvu de courage. Mais Clara, élevée en France, n'était pas encore façonnée à ces habitudes aventureuses, et elle parut effrayée de la hardiesse du projet.

— Chère miss Owens, dit-elle, ne serions-nous pas exposées à bien des dangers si nous allions ainsi toutes seules ?

— Des dangers ? et quels dangers pourrions-nous craindre, Clara ? demanda Rachel avec un étonne-

ment naïf. N'avons-nous pas déjà fait ensemble plus d'une promenade du même genre aux environs de Dorling ? Celle-ci sera un peu plus longue que les autres, voilà tout. Je gage que nous ne rencontrerons pas une créature humaine par les chemins jusqu'à la station Walker. John m'est très-attaché et il saurait bien nous garantir de toute offense. D'ailleurs, il faudra bien que nous donnions une place sur le siège de la voiture à notre ami Tête-de-Crin qui, de son côté, pourrait nous défendre en cas de nécessité. Encore une fois, cette excursion ne présente aucune difficulté sérieuse. On ne doit pas être ainsi embarrassé de tout, Clara, et vous autres Français, vous êtes par trop timides.

La tranquillité de miss Owens rendit le courage à Clara, qui finit par considérer comme possible et même facile l'exécution du projet dont elle avait été effrayée tout d'abord.

— Excusez-moi, ma bonne Rachel, reprit-elle ; j'aurais dû, comme toujours, m'en rapporter à vous... Mais pourrions-nous vraiment être de retour à Dorling avant la nuit ?

— Nous le pourrions sans aucun doute. Nous avons encore huit heures de jour, et, je vous l'ai dit, il ne nous faut pas plus de quatre heures pour aller et pour venir.

— Alors, partons sans retard, chère miss Owens, ne pardons pas une minute : et si nous réussissons dans notre entreprise vous saurez un jour quel immense service vous m'aurez rendu.

Elles combinèrent avec rapidité les moyens d'accomplir leur dessein. Il fut convenu qu'on ne dirait pas à madame Brissot le but réel de cette excursion, de peur de l'alarmer, et que l'on avouerait seulement une de ces promenades comme miss Owens en faisait souvent avec son amie pour chercher des fleurs et des insectes. Tête-de-Crin, de son côté, fut prévenu que l'on partirait dans quelques instants pour le Maaly-Scrub, et on le pria d'aller attendre les dames à la sortie de la ville, où on le prendra en passant. Cette détermination, et quelques cadeaux en vivres et en menues mercerie, dont Clara jugea convenable de le gratifier, comblèrent de joie et d'orgueil l'honnête Australien qui sortit en gambadant.

Miss Owens elle-même ne terda pas à quitter sa compagnie, afin de tout préparer pour le départ, car on ne doutait pas du consentement de madame Brissot.

Cependant, lorsque Clara vint demander à sa mère la permission de s'absenter, elle éprouva un embarras extrême en songeant, qu'il fallait la tromper, ou du moins ne pas lui dire toute la vérité. Madame Brissot fut frappée du trouble de sa fille, et répondit avec douceur :

— Je ne vois aucun inconvénient, chère petite, à ce que tu sortes avec miss Owens. Quand nous passerions le temps à nous lamenter, cela nous rendrait-il ce que nous avons perdu ? Distrais-toi, puisque l'occasion s'en présente ; je voudrais encore avoir l'heureuse insouciance de ton âge !

Cette bonté accrût les remords secrets de Clara qui faillit se trahir.

— Moi insouciant, chère maman ! répliqua-t-elle. Ah ! vous ne pouvez soupçonner combien cette indifférence est loin de mon cœur !

— Bien, bien, mon enfant ; va donc à cette partie de plaisir, elle te fera du bien, elle te calmera... Surtout n'oublie pas, ajouta-t-elle d'un ton grave, que tu m'as promis pour ce soir un aveu auquel je tiens, et prépare ton courage pour ce moment-là, si tu crois réellement avoir besoin de courage.

Le souvenir de sa promesse étouffa dans le cœur

de Clara toute velléité d'expansion : ses yeux se séchèrent, et, après avoir embrassé sa mère, elle se retira dans sa chambre pour opérer à sa toilette quelques changements indispensables.

Peu d'instants plus tard on entendit le char à bancs de Rachel s'arrêter à la porte du store ; Clara était déjà prête. Au moment de partir, miss Owens dit par mesure de précaution à madame Brissot, qui était venue accompagner les voyageuses sur le seuil de la porte :

— Ne vous inquiétez pas, chère dame, si nous rentrons un peu plus tard ; nous nous proposons de pousser assez loin notre promenade aujourd'hui.

— Il suffit, miss Owens ; ne vous attardez pas trop pourtant, et ramenez-moi Clara plus gaie qu'elle n'est en ce moment. Ah ! s'il était en mon pouvoir de m'égayer aussi !... mais de meilleurs jours viendront peut-être !

Elle rentra dans la maison et la voiture s'éloigna. A la sortie du bourg on trouva Tête-de-Crin qui attendait à la place indiquée, et qui s'empressa de grimper sur le siège, à côté de John, puis le char à bancs se dirigea rapidement vers la partie déserte du pays.

Madame Brissot n'avait montré aucune inquiétude, et quand elle revint prendre sa place dans le magasin, peut-être avait-elle oublié déjà une circonstance aussi insignifiante que le départ de Clara pour une courte promenade. Mais elle devait payer cher cette sécurité ; la journée se passa, puis la nuit suivante, puis une partie de la journée du lendemain ; et elle ne vit revenir ni Clara, ni miss Owens, ni aucun de ceux qui avaient accompagné les deux jeunes filles dans cette excursion.

XIV.

LE DÉSERT DES MAALYS.

Comme nous l'avons dit déjà, la hardiesse de Clara et de Rachel, qui s'aventuraient dans des solitudes dangereuses, sans autre protection que celle d'un domestique noir et celle d'un sauvage, eût été inexcusable partout ailleurs et sous l'empire d'autres usages. Mais, dans les colonies anglaises et américaines, le respect pour les femmes est universel et les femmes en ont conçu une si grande confiance, qu'elles se hasardent souvent à exécuter seules des entreprises qui, dans la vieille Europe, nécessiteraient l'intervention d'un mari, d'un père ou d'un tuteur. C'était la conscience de cette autorité incontestée, l'habitude de l'exercer sans péril qui avaient décidé miss Rachel Owens à ce voyage ; et elle l'entreprenait avec autant de sérénité que s'il se fut agi, en effet, de récolter des fleurs ou de capturer des papillons autour de Dorling-station.

Clara, plus réservée et d'épouvée d'initiative comme la plupart des jeunes Européennes, ne vit pas d'abord cette escapade des mêmes yeux que sa compagne. A mesure que l'on s'éloignait des lieux habités, elle songeait davantage à l'immensité des déserts où l'on allait s'engager, à la férocité de certaines tribus indiennes ; parfois aussi elle se représentait la figure sinistre du berger Burley. Mais en ce moment un sentiment exclusif prévalait sur ses habitudes timides ; l'espoir de retrouver le diamant perdu, d'échapper aux reproches de son père, de sa mère, de son fiancé, dominait ses terreurs, et elle poursuivait sans hésitation ce voyage auquel, en tout autre circonstance, elle eût renoncé dès les premiers pas.

Du reste, rien ne pouvait encore inspirer la moindre inquiétude aux voyageurs. On avait pris

un de ces chemins à peine frayés appelés *pistes*, où l'on ne rencontre aucun passant, et l'on était libre de croire que les légères traces de roues dont il était sillonné avaient été laissées par le char à bancs lui-même, lors de la dernière excursion à Walker-station, une quinzaine de jours auparavant. Partout le silence et l'immobilité, en ce moment surtout qu'un soleil de feu brûlait la campagne encore parée de la verdure du printemps ; et plus on s'éloignait des lieux habités, plus on était en droit d'espérer que ce calme rassurant ne serait pas troublé.

Une seule particularité eût pu réveiller les alarmes de Clara. Miss Owens, par mesure de prudence, n'avait pas voulu en partant dire au cocher John le but réel de cette promenade ; mais, une fois en rase campagne, elle s'était décidée à indiquer la station Walker comme terme du voyage. A ce nom, la figure de John avait pris une expression de mécontentement, et il avait risqué à voix basse quelques observations dont sa maîtresse ne s'était pas inquiétée. Or Clara ayant remarqué la grimace du vieux noir, en avait conclu, qu'aux yeux de John cette excursion... n'était pas sans péril.

Heureusement ces appréhensions ne se réalisèrent pas, et l'on atteignit la station sans autres inconvénients que ceux causés par la poussière et la chaleur. D'autre part les prévisions de Rachel se trouvaient exactes quant à la durée probable de l'excursion ; on n'avait guère mis plus de deux heures pour venir de Dorling et on était encore au milieu de la journée. Il semblait donc possible de visiter les berceaux découverts par Tête-de-Crin et de retourner à la ville avant la nuit.

On mit pied à terre sur la lisière du Maaly-Scrub, auprès du lit du ruisseau où les jeunes filles avaient vu les chlamydères ; nous disons auprès du lit, car le ruisseau lui-même avait disparu ; on reconnaissait seulement son cours au sable et aux cailloux qu'il arrosait naguère comme aux gommiers blancs dont il était bordé. Pour de l'eau, il n'y en avait plus trace ; les trous qui, lors de la première visite, servaient d'abreuvoir aux oiseaux du voisinage, étaient eux-mêmes complètement desséchés. L'eau ne devait plus revenir maintenant dans ce canal aride qu'à la suite de quelque grand orage ou après la saison des pluies, et alors selon l'usage des *creeks* australiens, elle devait arriver en telle abondance, qu'elle inonderait brusquement ses rives à plusieurs milles à la ronde, brisant et emportant tout sur son passage.

Clara, en descendant du char à bancs, avait jeté un regard timide vers Walker-station dont on apercevait à une courte distance les huttes en bois, ombragées de quelques encalyptus. L'habitation en ce moment, et les vastes enclos destinés aux moutons étaient déserts ; sans doute le manque d'eau, la mauvaise qualité des herbages déjà brûlés par le soleil avaient déterminé bergers et troupeaux, comme il arrive souvent, à émigrer pour chercher dans d'autres stations un sol moins desséché. Tête-de-Crin qui, depuis sa querelle avec Burley, n'avait pas osé s'approcher de l'habitation, était incapable de donner aucun renseignement sur ce point ; mais la chose semblait assez probable, car cette partie du pays ne pouvait évidemment plus nourrir les troupeaux. L'Australien lui-même fit entendre que s'il n'eût été retenu par le désir de chercher des berceaux de chlamydères, il se fût déjà retiré avec sa tribu dans quelques régions plus habitables.

Un peu rassurée par l'absence du squatter et surtout de Burley, Clara voulait pénétrer sur-le-

champ dans le Maaly-Scrub ; mais l'Anglaise mettait plus de méthode dans ses actions ; c'était l'heure du *luncheon* et miss Owens tira du coffre de la voiture quelques provisions dont elle offrit sa part à Clara, qui refusa. Rachel dépêcha tranquillement sa collation, but un peu de thé froid qu'elle avait apporté, et alors seulement elle se déclara prête à partir.

John venait de dételer le cheval ; il poussa les hauts cris en apprenant que les jeunes filles allaient entrer dans le bois en compagnie de l'Australien. Quoique de même couleur, maître John, en valet de bonne maison, professait un profond mépris pour les indigènes.

—Miss Rachel, dit-il moi pas centent vous suivre, avec missi Clara, ce vilain moricaud du diable... Pas bons les noirs de ce pays... être de véritables brutes mal élevées ! et la Maaly-Scrub pas bonne réputation non plus... La faim, la soif, les sauvages, les serpents et tout.

—Allons, John, répliqua froidement miss Owens, ne vous occupez pas de cela, contentez-vous de veiller sur le cheval et sur le chariot pendant notre absence, qui ne saurait durer plus d'une heure ou deux. Je regrette bien que la station dont vous voyez d'ici les bâtiments soit abandonnée ; mon père y était connu, et l'on ne vous eût rien refusé de ce que vous auriez pu demander en son nom.

—Moi, pas fâché, elle être abandonnée, répliqua le noir ; pas bon, Burley, le berger, un ancien convict, à ce qu'on dit... Moi aimer mieux lui parti... Pourvu lui pas revenir.

Tout en parlant, il promenait son regard sur la plaine, comme, s'il eût voulu s'assurer qu'aucun danger ne menaçait les jeunes filles confiées à sa garde. Il désigna du manche de son fouet un objet à peine distinct qui se mouvait à l'horizon.

—Quoi moi voir là ? demanda-t-il en écarquillant ses gros yeux blancs.

Rachel et Clara regardèrent à leur tour dans la direction indiquée ; mais sans doute leur vue était moins exercée, car il leur fut impossible de rien distinguer.

Bah ! dit miss Owens avec impatience, ce sont des bœufs ou des moutons qui pâturent dans le *run*.

—Non, moi voir des cavaliers, répliqua John, et eux avoir l'air de venir de ce côté.

—Eh ! bien, que nous importe ? interrompit miss Owens ; ce sont sans doute des squatters, qui rassemblent leurs troupeaux. Le pays n'est pas désert, et cela doit être un motif de sécurité pour nous.

—Pas de squatters, missi Rachel ; on dit les mineurs avoir été battus dans les placers, et eux chercher un refuge dans les bois peut être.

—Bon Dieu ! John, vous êtes insupportable, répliqua Rachel avec colère ; voilà que vous craignez les mineurs à présent ! Mais j'ai assez écouté vos folies... Allons, Clara, poursuivit-elle en s'adressant à son amie, partons bien vite, car nous perdons du temps.

Et elles se dirigèrent vers la lisière du bois, précédées de Tête-de-Crin qui se disposait à leur faire les honneurs de ces solitaires domaines. Quant à John, debout à la même place, il partageait son attention entre elles et les cavaliers qui se montraient au loin, et il murmurait en secouant sa grosse tête laineuse :

—Pas bon, le Maaly-Scrub, pas bons sauvages, pas bon les mineurs, mais pauvre homme noir rien pouvoir contre la volonté de missi Owens !

Et après avoir vu Clara et Rachel disparaître dans les bois, il se posta derrière un buisson pour examiner tous les mouvements de la troupe dont il

avait signalé l'approche. Nous le laisserons à ses observations et à ses alarmes, pour accompagner les jeunes filles et Tête-de-Crin dans la forêt.

Le Maaly-Scrub, ou désert des Maalys, doit son nom à un arbre de la famille des myrthes, appelé *maaly*, qui est une des nombreuses variétés de l'eucalyptus australien. Cet arbre à feuilles persistantes, comme tous ceux de la même classe, n'atteint pas une élévation de plus de douze ou quinze pieds, mais il croît très-serré et forme des fourrés souvent impénétrables. Ces taillis s'étendent sur une longueur immense, parallèlement à l'État de Victoria, et leur largeur sur beaucoup de points est inconnue car ils se rattachent à cette partie centrale de l'Australie dont nul n'a pénétré encore les mystérieuses profondeurs. Les feuilles rares et coriaces du *maaly* n'opposant qu'un faible obstacle aux rayons du soleil, le sol était aride, sans verdure, et l'ombre grêle des arbres ne donnait aucune fraîcheur. Le bois était souvent interrompu par des collines ou de petites plaines de sable où croissaient des touffes d'arbustes plus gaies et plus vertes ; néanmoins rien n'annonçait qu'il se trouvât une goutte d'eau à plus de cent milles à la ronde ; et si du haut d'une des collines dont nous venons de parler, on eût pu apercevoir quelque lagune à une grande distance, on savait que l'eau saumâtre de cette lagune n'était potable ni pour les hommes ni pour les animaux.

L'aspect de ces solitudes ne devait donc avoir aucun charme pour Clara et pour Rachel. On était alors au moment le plus chaud de la journée ; des vapeurs ardentes, se combinant avec l'odeur âcre qu'exhalent les *maalys*, suffoquaient les pauvres voyageuses. Leurs pieds glissaient sur les feuilles qui jonchaient le sol et qui craquaient en se brisant. A chaque instant des branches basses, des bois morts, embarrassaient leur marche. Heureusement, connaissant les obstacles qu'elles auraient à surmonter dans le *scrub*, elles s'étaient vêtues en conséquence. Elles avaient un costume semi-masculin, formé d'étoffes solides et résistantes, des chapeaux de feutre, bas de formes, et de solides chaussures. Malgré cet équipement cavalier, elles avançaient avec difficulté sur les pas de Tête-de-Crin qui, lui, montrait autant d'aisance que de gaieté en foulant le sol du désert.

Cependant, à mesure que l'on s'enfonçait dans le Maaly-Scrub, il prenait une apparence plus sombre et plus triste. Les perroquets et les pies moqueuses, qui poussaient leurs cris aigus sur la lisière, avaient cessé de se faire entendre ; aucun oiseau ne chantait ou ne jouait maintenant sous ce feuillage sec et cassant. Les insectes eux-mêmes ne bruisaient plus ; tout restait morne et silencieux. Seulement, quand une des voyageuses s'arrêtait parfois pour respirer, elle entendait une faible agitation dans les feuilles mortes dont le sol était couvert ; c'était un serpent qui, dérangé dans sa sieste, s'éloignait lentement et sans frayeur, ou bien un *wollouby*, petite espèce de kangaroo, qui s'enfuyait en sautant gauchement sur ses longues jambes de derrière et ne tardait pas à disparaître derrière les monticules de sable brûlant.

Tête-de-Crin marchait le premier, s'ouvrant un chemin sans hésitation à travers ces taillis, où un Européen se fût égaré dès les premiers pas, et les jeunes filles le suivaient à la file. Tout à coup l'Australien poussa un cri si puissant, si étrange, si sauvage, que les deux amies, même la flegmatique Rachel, s'arrêtèrent terrifiées. Néanmoins, miss Owens reconnut bientôt que le guide avait seulement l'intention d'appeler sa femme et ses enfants ; en effet, des cris nombreux non moins

aigus et non moins sauvages lui répondirent dans l'éloignement.

Au bout de quelques instants on entendit courir dans le bois, et les deux jeunes filles se virent entourées de toute la petite tribu de Tête-de-Crin. Outre plusieurs membres de la famille qu'elles ne connaissaient pas, il y avait la lubra du chef, drapée dans un mouchoir de coton que lui avait donné Clara, et portant son enfant, paré d'un autre mouchoir ; puis venaient Nez-Percé, le fils aîné, armé de sa lance et de ses sagaies, puis les autres jeunes garçons, les jeunes filles, les vieux parents et les marmots, en tout une quinzaine de personnes. Sans doute on attendait la visite de la bienfaitrice de la tribu, car grands et petits étaient fraîchement peints et habillés de leurs plus belles peaux d'opossum. Tous aussi semblaient éprouver une grande joie de la venue de mademoiselle Brissot et de son amie. Ils sautaient et dansaient autour d'elles en battant des mains et en répétant sans relâche :

— Clara ! Rachel !

Cet accueil amical était bien de nature à donner confiance aux jeunes filles ; mais il y avait quelque chose de si repoussant dans ces figures hideuses, dans ces voix rauques, dans ces corps tatoués et demi-nus, que Clara eut peine à cacher son dégoût. Elle fit pourtant bonne contenance, à l'exemple de sa compagne ; et ce fut, entourées de toute cette famille en liesse, que les deux amies atteignirent le campement de la tribu.

Ce campement, situé dans une petite clairière de la forêt, avait l'aspect le plus primitif et le plus misérable. Les huttes, ou plutôt les abris, consistaient uniquement en écorces d'arbre appuyées sur des perches du côté du vent ; de tous les autres côtés, l'air et le soleil pouvaient entrer en liberté. Ces pauvres demeures avaient pour tout mobilier quelques Calebasses, le bouclier du chef et des armes grossières. Un peu de mousse jetée sur le sol nu servait de lit ; quant à des vêtements de rechange, il n'y en avait pas, et chaque membre de la famille portait sur lui toute sa garde-robe.

Si dénuée que fût la demeure de Tête-de-Crin, les sauvages ne laissèrent pas que d'offrir des rafraichissements à leurs hôtes. Mais, hélas ! ces rafraichissements se composaient d'une sorte de pâte noire et nauséabonde, déposée sur une feuille verte et de quelques gouttes d'eau boueuse contenues dans une des Calebasses. Rachel expliqua tranquillement à Clara que cette pâte était faite de grosses fourmies cuites dans leurs jus, et ce mets, si rebutant qu'il parût, était encore un des moins mauvais de la cuisine des indigènes, qui mangent en outre des vers, des lézards et des serpents. Les deux amies, comme on peut croire, n'acceptèrent pas cette proposition hospitalière ; elles avaient une extrême impatience, pour des motifs différents, d'atteindre le but final de cette excursion dans le désert. Rachel le dit sans façon à Tête-de-Crin.

— Cowris, oui, cowris, répéta l'Australien en faisant ses préparatifs de départ.

Tous les membres de la famille se disposèrent aussi à escorter leurs hôtes. C'était une compagnie un peu nombreuse pour aller observer des oiseaux aussi méfiants que les chlamydères ; mais Clara et Rachel, songeant que la présence des indigènes serait pour elles un gage de sécurité, ne les renvoyèrent pas. On montra au chef le grain de verre jadis dérobé par les oiseaux dans le jardin de Dorling, et il fut invité à conduire d'abord la troupe au berceau où ce grain avait été trouvé. Tête-de-Crin fit un signe affirmatif et l'on se mit en marche, au grand contentement de toute la tribu qui semblait aller à une fête.

Clara voulut savoir si l'on aurait longtemps à marcher pour atteindre le premier berceau.

— *In piccaniny time* (dans un petit temps), répliqua le noir, suivant l'invariable habitude de ses pareils.

Ce « petit temps » pouvait signifier un trajet de plusieurs milles. Clara le savait, mais il était trop tard pour reculer.

La bande s'enfonça donc de nouveau dans les bois. On avait repris l'ordre accoutumé de la file indienne : les hommes marchaient en avant les uns derrière les autres, puis venaient Clara et Rachel, puis la lubra et les jeunes filles. Les Australiens avaient un air d'aisance et de tranquillité parfaites au milieu des obstacles du terrain ; mais il n'en était pas de même pour les deux Européennes. A chaque instant elles étaient arrêtées par un buisson épineux, par une branche qui leur fouettait le visage ou s'accrochait à leurs vêtements. Elles se fatiguaient beaucoup et ralentissaient la marche des autres. Elles étaient pourtant entourées de gens qui brûlaient du désir de leur être utiles, mais la grossière intelligence de ces sauvages amis ne leur suggérait aucun expédient pour venir en aide aux voyageuses.

On avançait ainsi pendant plus d'une heure. Par moments les maalys étaient assez espacés pour qu'on pût passer facilement entre eux ; quelquefois même on traversait de petites plaines de sable ; mais, le plus souvent, il fallait se frayer péniblement passage à travers le fourré.

Clara et Rachel commençaient donc à trouver bien long le « petit temps » réclamé par le guide, quand, sur un geste de Tête-de-Crin, on s'arrêta tout à coup. Il indiqua de la main une clairière que l'on apercevait à travers les maalys et dit avec précaution :

— Là... cowris.

— Enfin, nous sommes donc arrivés ? demanda miss Owens.

— Que Dieu soit loué ! murmura Clara.

Tête-de-Crin leur fit signe de se taire et de se glisser derrière lui, tandis que la lubra et ses enfants se dispersaient en silence dans le fourré. Lui-même se mit à marcher presque en rampant et prépara son *boomareng*, cette arme singulière dont nous avons déjà parlé, qui revient toute seule dans la main du chasseur après avoir atteint le gibier. Clara et Rachel ignoraient quel était son projet ; l'Australien, tout en satisfaisant leur curiosité, songeait à tuer pour son souper quelques-uns de ces beaux oiseaux que l'on venait voir de si loin.

Du reste, ces préparatifs furent en pure perte. Quand on approcha de la clairière, on entendit plusieurs de ces cris aigus que Clara et sa compagne avaient entendus déjà dans le jardin de Dorling, puis un battement d'ailes rapide, et quelque chose par-dessus la tête des survenants, sans se laisser apercevoir.

— Cowris envolés ! dit Tête-de-Crin d'un ton de désappointement.

— Bah ! répondit Rachel bannissant toute précaution, ce sont surtout les berceaux que nous voulons voir.

— Oui, oui, les berceaux ! répéta Clara tremblante d'émotion.

Et elles s'élancèrent vers la clairière, au moment où la famille australienne débouchait de différents côtés, en poussant des cris de triomphe.

XV.

LES BERCEAUX.

On se trouvait sur le penchant d'une de ces col-

lines de sable dont la forêt était parsemée. Les maalys laissaient à découvert un espace de cinquante pas de tour environ, que le soleil inondait de lumière. Cet espace n'était pourtant pas entièrement dénué de végétation. Au centre s'élevait une belle touffe d'acacias en fleurs, dont les branches flexibles et verdoyantes pendaient jusqu'à terre; ce fut à l'ombre de ce feuillage que l'on aperçut le berceau des chlamydères, et, quoique prévenues, les deux jeunes filles demeurèrent frappées de surprise.

Le berceau avait trois ou quatre pieds de longueur et un pied environ d'élévation. Sa base était une petite plate-forme, composée de bûchettes entrelacées et maintenues par des pierres et du sable. Il était formé, comme nous l'avons dit, de rameaux implantés dans la plate-forme et arrondis en voûte par le sommet. Ces rameaux portaient encore leur feuillage toujours vert, et l'intervalle entre eux était rempli de grandes herbes, arrangées avec beaucoup de soin et de symétrie.

Mais si remarquable que fût la charpente de l'édifice, l'ornementation en était plus remarquable encore. Sur les parois de feuillage, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, on avait disséminé une foule d'objets légers, d'un aspect éblouissant : plumes de perroquets jaunes, rouges, d'un vert doré et métallique; ailes de papillon, larges souvent comme la main, aux admirables peintures d'argent, de pourpre et d'azur; coquillages nacrés, élytres d'insectes reflétant toutes les nuances de l'arc-en-ciel. Aucune décoration de l'art n'eût pu surpasser par la diversité des formes, par la richesse et la vivacité des tons, cette broderie merveilleuse dont chaque détail était un des plus beaux produits de la nature tropicale. On eût dit d'un écrin de pierres précieuses que les grappes blanches et odorantes de l'acacia voulaient dérober aux regards indiscrets.

Outre les ornements semés avec goût dans la structure même des portiques, on en voyait un amas considérable à chaque entrée. Là se trouvaient tous les objets trop lourds pour être incrustés dans les parois de la galerie : des cailloux polis, des agates, des marbres; des grains d'or, de cuivre, de mica; puis de petits os d'une blancheur de neige, des graines sèches aux couleurs bigarrées. Tout ce qui sur la terre, dans l'air ou dans l'eau brille, charme, attire le regard avait là son échantillon; et telle était la profusion des curiosités entassées par les oiseaux que Clara et Rachel eussent pu en enlever leur charge, bien que le *trésor* des chlamydères, comme elles appelaient cet assemblage de brillantes bagatelles, eût été pillé récemment par Tête-de-Crin et par sa famille.

Mais les jeunes filles ne songeaient pas encore à commencer l'examen de ces richesses; fascinées par un spectacle qui surpassait tout ce que leur imagination avait pu rêver, elles s'étaient agenouillées devant le petit édifice et contemplaient avec une admiration muette cette œuvre étonnante de l'oiseau du désert.

Les sauvages, sans rien comprendre à leur admiration, se tenaient immobiles et silencieux autour d'eux. Ce moment de calme permit d'entendre un bruit léger qui se faisait dans l'intérieur du berceau, comme si quelque être vivant s'y fût agité avec inquiétude. Tout à coup deux oiseaux, qui s'étaient attardés dans ce palais commun de leur espèce, se décidèrent à sortir. Mais ils n'apparurent qu'un moment à l'entrée de leur tonnelle, et ce fut si l'on put entrevoir leur magnifique plumage. Ils prirent rapidement leur vol, en poussant le cri habituel, s'élevèrent comme une flèche vers le sommet des arbres et disparurent aussitôt.

—C'est bien le chlamydère tacheté, dit Rachel à sa compagne; sans doute ces deux étourdis n'avaient pas entendu le signal d'alarme donné par leurs compagnons à notre approche. Vous avez dû reconnaître, Clara, vos charmants voleurs de Dorling... Eh bien, que pensez-vous des berceaux de chlamydères?

—Cela confond la raison, répondit distraitemment Clara; pourrait-on croire que ces merveilleux petits édifices sont seulement des nids d'oiseaux?

—Des nids! répéta Rachel avec impatience: je vous ai dit déjà, ma chère, que ces constructions n'étaient pas des *nids*. En cherchant bien dans les arbres du voisinage, vous trouveriez sans doute les nids véritables des chlamydères, et ils ne diffèrent en rien de ceux des autres oiseaux. Encore une fois, ces élégantes tonnelles, décorées avec tant de soin et de goût sont l'œuvre collective d'un grand nombre de paires et ne peuvent servir d'habitation permanente; ce sont, si vous voulez, des salons, des galeries, des lieux de réunion, où viennent s'ébattre tous les chlamydères des alentours et que chacun d'eux se plaît à embellir. Ces oiseaux aiment le luxe autant que nous autres femmes nous pouvons l'aimer, et ils semblent se complaire dans la magnificence. Vous avez vu combien étaient nombreux les fuyards quand nous sommes approchés d'ici; sans doute notre présence a troublé quelque jolie fête où l'on se divertissait, où l'on gazouillait, où tout était joie et plaisir!

Pendant que Rachel parlait ainsi, Clara s'était mise à inventorier avec avidité le trésor du petit édifice et examinait une à une les pierres brillantes devant chaque entrée. Elle cherchait, on le devine, le diamant dérobé par les oiseaux sur la véranda de la maison de Dorling. Ce diamant devait, selon elle, se retrouver là, puisque Tête-de-Crin y avait trouvé déjà la perle de verre également enlevée dans le jardin de l'habitation. Chaque fois qu'un objet étincelait dans le sable, sous un rayon oblique du soleil à son déclin, elle croyait reconnaître la pierre précieuse et s'en emparait d'une main tremblante; mais, hélas! c'était toujours un fragment de talc ou de mica, une pépite d'or ou un grain de cuivre natif que les chlamydères avaient recueilli dans quelque gisement inconnu.

Les Australiens, voyant quel intérêt Clara mettait dans ses recherches, crurent devoir l'aider avec obligeance; chacun d'eux présentait à la jeune fille la chose qui lui paraissait le plus digne de remarque; mais Clara secouait toujours la tête d'un air chagrin.

—C'est inutile, dit-elle enfin avec tristesse en se redressant; décidément ce que je cherche ne se trouve pas ici!

—Bon Dieu! ma chère, que cherchez vous donc? demanda Rachel qui, depuis un moment, négligeait de recueillir des curiosités pour sa collection et observait l'agitation extraordinaire de sa compagne.

—Rien, rien, répondit Clara avec une sorte d'égarément. Mais hâtons-nous d'aller fouiller les autres berceaux dont Tête-de-Crin annonce l'existence dans le voisinage... Il faut que nous les visions tous, et peut-être serons-nous plus heureuses.

—Chère Clara, dit miss Owens timidement, vous paraissez fatiguée et les autres berceaux peuvent être fort éloignés d'ici.

—N'importe, il le faut! répondit Clara.

—Ces berceaux ne sauraient être plus remarquables que celui-ci, et une nouvelle marche à travers les maalys excéderait vos forces. D'ailleurs, Clara, il se fait tard; le soleil ne va pas tarder à se coucher, et il est temps de regagner notre voi-

ture. Nous sommes restés ici beaucoup trop longtemps et nous n'arriverons pas à Dorling avant la nuit close, ce qui pourra fort inquiéter votre mère.

—N'importe! répéta Clara avec obstination, je tiens à visiter les autres berceaux, ma chère Rachel; j'y tiens, dussions-nous ne rentrer à Dorling qu'au milieu de la nuit.

Rachel passa son bras autour de la taille de son amie, et l'attira doucement à elle en lui disant d'un ton affectueux :

—Vous voilà retombée dans vos singularités, Clara; cependant, je crois vous comprendre: vous cherchez un objet perdu que vous supposez avoir été enlevé par les charmydères, n'est-il pas vrai?

—Eh bien! je l'avoue, miss Owens, un objet précieux a été ravi par ces oiseaux; et je voudrais le recouvrer, fût-ce au péril de ma vie!

—Cet objet a-t-il donc une si grande valeur?

—C'est le diamant que me confia M. de Martigny et qui excita si vivement votre admiration. Je l'oubliai un moment sur la véranda du jardin et il disparut. Or, si je ne l'ai pas retrouvé aujourd'hui même, je dois m'attendre aux plus grands malheurs.

Et elle fondit en larmes, à la grande surprise des sauvages, qui ne pouvaient s'expliquer cet attendrissement subit.

Rachel l'embrassa.

—Pauvre amie, reprit-elle, voilà donc la cause du chagrin qui vous mine depuis si longtemps; voilà le but de ces préoccupations constantes que j'attribuais à un goût subit pour l'histoire naturelle!... Mais s'il en est ainsi, Clara, poursuivit-elle d'un ton de résolution, nous ne devons pas, en effet, nous en tenir à cette première épreuve; nous allons visiter les autres berceaux et sur-le-champ... Un diamant de douze mille dollars!

—Ce n'est pas seulement la valeur du diamant qui me fait désirer de le recouvrer, répondit Clara en essuyant ses yeux; j'ai pris un engagement terrible... Mais vous en savez assez, Rachel; et ce n'est pas le moment de vous exposer l'affreuse position où je me trouve... Partons, de grâce, partons au plus vite.

Miss Owens se tourna vers Tête-de-Crin et lui dit dans ce jargon qu'elle employait d'ordinaire avec lui :

—Clara est très-satisfaite d'avoir vu ces cowrys; mais elle croit qu'il y en a de plus beaux encore: conduisez-nous donc bien vite à leurs berceaux.

Le sauvage paraissait s'attendre à cette demande, et, après s'être concerté un moment avec son monde, il fit ses dispositions pour se remettre en route.

—Aurons-nous à marcher longtemps? demanda Rachel avec un accent d'inquiétude.

Mais elle reçut la réponse ordinaire, qu'on arriverait dans « un petit temps; » et cette réponse ne prouvait pas grand'chose, quant à la distance réelle.

On s'enfonça donc plus avant dans le désert. D'abord, Clara montrait une grande ardeur; mais peu à peu ses mouvements se ralentirent; évidemment ses forces diminuaient, quoique son courage demeurât le même. Rachel s'en aperçut et lui prit le bras pour la soutenir. Par bonheur on traversait maintenant une région où les maalys n'étaient pas très-serrés, et le soleil avait perdu ses ardeurs dévorantes. Du reste, Tête-de-Crin, qui guidait la troupe, ne paraissait nullement songer combien cette marche pouvait être pénible pour de jeunes Européennes. Étranger aux raffinements et aux délicatesses de la civilisation, comment eût-il soupçonné que Clara et Rachel avaient moins de vigueur que ses propres filles aux pieds nus, ou que

sa lubra qui, un enfant sur le dos, trottait à son rang sans manifester la moindre fatigue?

Les souffrances de la pauvre Clara provenaient surtout d'une soif ardente causée par la chaleur et la lassitude. Il lui semblait que si elle avait eu quelques gouttes d'eau pour rafraîchir ses lèvres desséchées, elle eût pu marcher encore. Elle le dit à Rachel, fort altérée elle-même par ce trajet à travers des sables impalpables et qui prenaient à la gorge.

—Comment faire? répliqua miss Owens; si je ne me trompe, depuis que nous sommes entrés dans le Maaly-Scrub, nous avons constamment tourné le dos à cette partie du pays où l'on aurait chance de rencontrer un peu d'eau douce. Cependant ces sauvages sont gens de ressources, je vais leur apprendre ce que nous souhaitons, et peut-être pourront-ils nous le procurer.

Elle appela Tête-de-Crin et lui fit entendre que Clara et elle-même mouraient de soif. L'Australien ne parut pas s'émouvoir beaucoup de cette nouvelle; il se contenta de se tourner vers son fils aîné en lui disant brièvement :

—Weea.

Et il continua son chemin.

Nez-Percé, aussitôt après avoir entendu le mot prononcé par son père, prit deux Calebasses vides que sa mère et une de ses sœurs portaient suspendues à leur côté; puis, armé seulement de sa hachette, il quitta la bande et disparut dans le bois.

Où allait-il? S'il lui fallait pousser jusqu'à Walker station, Clara et Rachel devaient avoir le temps de mourir de soif, car on n'en était pas alors à moins de deux lieues, et l'on s'en éloignait encore. Toutefois, les voyageuses altérées ne furent pas soumises à une trop longue attente. Vingt minutes à peine s'étaient écoulées, quand le jeune Australien se retrouva tout à coup auprès d'elles, portant à chaque main une Calebasse dans laquelle plongeait un grand morceau de racine. Elles ne savaient ce que signifiait cet appareil; mais Nez-Percé, enlevant les racines, montra que les Calebasses étaient à moitié pleines d'une eau fraîche, limpide, d'un goût excellent.

Les deux amies ne songèrent pas d'abord à s'informar comment le pourvoyeur s'était procuré en si peu de temps cette boisson tant désirée; elles s'empressèrent de vider les gourdes jusqu'à la dernière goutte, et se sentirent ranimées par ce breuvage bienfaisant. Cependant miss Owens, toujours avide d'apprendre quelque secret de la nature, demanda par signes à Nez-Percé comment il avait pu si rapidement obtenir de l'eau; et le jeune homme, à son tour, lui expliqua ce mystère au moyen d'une pantomime expressive.

Il existe dans le Maaly-Scrub un arbre, appelé weea par les indigènes, qui est lui-même une espèce de maaly. Les racines du weea ont la propriété aussitôt qu'on les coupe, de laisser échapper une eau abondante, que les Australiens en marche recueillent pour se désaltérer quand les sources d'eau douce manquent tout à fait, et c'était ce moyen que le fils de Tête-de-Crin venait de mettre en usage. Les déserts australiens ont le weea, comme les forêts de Madagascar et de l'Inde ont le népenthès, comme les contrées tropicales ont l'arbre du voyageur. Malheureusement le weea ne croît pas partout dans le Maaly-Scrub, et c'est là une ressource éventuelle sur laquelle le voyageur ne doit pas trop compter au milieu de ces incommensurables solitudes.

(A CONTINUER.)

JE VOUS SOUHAITE.



lors, reprit la marquise, en poussant de son pied imperceptible les pincettes qui tombèrent avec fracas, vous me quittez pour songer sans doute à vos étrennes.

—Je vous quitte, dites-vous ? moi, qui ne pense !... C'est un congé que vous me donnez-là, marquise ; je ne

suis plus en âge de recevoir des étrennes...

—Quoi ! tout à l'heure, là, ne me demandiez-vous pas...

—Vous raillez, Vous abusez de votre droit de ne m'aimer point... Oui, marquise, je vous quitte désespéré.

—Et vous allez dîner. Après quoi vous maudirez le 1^{er} janvier, l'absurde usage qui vous contraint une fois dans l'année à vous souvenir un peu de tout le monde. Rien n'est plus banal. J'aurai ma part sans doute dans ce petit examen de conscience où danseront devant vos yeux, découpés comme des ombres chinoises sur un écran, la duchesse Sylvia, les petits derniers de M. Prudhomme, le faux chignon de Navarette, mon profil de camée antique et la tête de votre portier... C'est charmant !

—Pardon, marquise ; il y a des degrés.

—Mon Dieu, si peu ! n'est-ce point l'image de l'égalité parfaite devant une corvée, la révélation du grand principe démocratique devant un sac de bonbons ?

—Par pitié, marquise, ne vous moquez pas de moi d'avance, avant de savoir...

—Oh ! je sais. Vous êtes l'esclave quand même de ce préjugé. Je vous plains. Mais vous savez que personne ne m'envoie plus d'étrennes, c'est convenu, depuis la fameuse vente que j'ai faite l'année dernière au profit des pauvres. Il y avait à l'étalage des sacs de marrons glacés, de menus objets, des frivolités en carton pâte, des banalités habillées de satin cerise, des inutilités tapageuses, tout un fouillis de riens hétéroclites, abus de chocolat qui font rêver aux martyrs de Buzenval ; mitrailleuses bourrées de dragées, éclats de sucre fondant, qui vous rappellent les morts de Gravelotte. Blasphèmes inconscients, oripeaux de hasard, élégant bric-à-brac, j'ai tout vendu, en laissant sur chaque objet la carte de l'envoyeur, dont je me suis bien gardée de lire le nom...

—C'était original, marquise, et le monde s'en est égayé un soir ou deux, puis on n'en a plus parlé, et...

—On se l'est tenu pour dit ?

—On recommencera, marquise.

—Malgré le précédent ?

—A cause du précédent.

—Vous m'étonnez fort ; je n'en crois rien.

—Que voulez-vous ?... c'est l'usage.

—Eh bien ! je trouve votre usage choquant, stupide. Je suis révoltée, à la fin ! Mon parti est pris. Je considérerai désormais une boîte de bonbons comme une offense, un sac comme une insulte, et tout cadeau quelconque comme un attentat. Est-ce clair ?

—Très clair ; mais, attendez-vous, marquise, à ce qu'on vous manque de respect sous toutes les formes...

—Nous verrons bien. Adieu. Je vous croyais pressé. Qu'attendez-vous donc ?

—Mon congé.

La marquise d'un mouvement plein de grâce et d'imprévu, se renversa dans sa causeuse. Elle tendit sa main dont les doigts effilés tressaillaient d'impatience.

Son interlocuteur se pencha, se pencha beaucoup, posa ses lèvres sur les ongles roses de cette main d'enfant et se retira.

La marquise reste seule au coin de la cheminée, regardant flamber le feu clair. Deux grandes lampes réussissaient à peine à éclairer ce vaste salon, où la majesté sévère des vieux meubles semblait se fondre au contact de la fantaisie moderne et de ces mille riens où se révèle la femme. Au dehors, les voitures roulaient avec un bruit sourd sur le pavé couvert de neige ; toutes les cloches sonnaient dans les hôtels voisins leurs carillons criards.

Un valet entr'ouvrit la porte du salon et s'avança tenant à la main un plateau chargé de lettres.

—Madame la marquise est servie, dit-il en se retirant.

La marquise fouilla distraitement, du bout des doigts, parmi le paquet de lettres. Elle en décacha une dont la forme et le papier l'avaient frappée et la parcourut rapidement. Une exclamation lui échappa. Ses yeux un instant se voilèrent d'un brouillard humide.

—Je n'irai pas aux Italiens ce soir ? dit-elle.

Elle se leva, traversa le salon et entra dans son boudoir, qu'éclairait une lampe de cristal à facettes dépolies, suspendue au plafond. Les rayons pâles, doux, atténués comme ceux de la lune, tombaient sur les flots de satin jaune et se brisaient en reflets chatoyants, ou tous les tons d'une même couleur se mariaient et se diversifiaient à l'infini. C'était sa retraite ; l'asile inviolé. Tout y respirait une élégance raffinée, faite de grâce, de calme et d'harmonie. Là, seulement, loin du monde, seule avec son cœur et sa pensée, elle se retrouvait, satisfaite de vivre, heureuse d'être bonne, fière d'être belle.

La marquise courut à un petit meuble de laque qui reposait sur une console d'ébène sculpté. Son doigt pressa légèrement un ressort caché, et deux portes en forme de conques marines tournèrent sur elles-mêmes. Une profonde stupeur se peignit sur le visage de la jeune femme.

—Cent francs ! s'écria-t-elle, et deux louis...

Folle que je suis ; j'avais oublié le premier de l'an ! Voyons, voyons, calculons un peu. J'ai donné ce matin mille francs à mon intendant pour les gages de mes gens ; mille francs à mon cocher, deux mille francs pour la modiste, et six mille francs pour les toilettes des deux derniers bals. Cela fait bien dix mille francs... L'arithmétique n'a pas d'entrailles ! Et maître Bérard qui s'est enfui dans ses terres... Il est déjà sept heures du soir ; trop tard ! Louis XIV eût envoyé sa vaisselle à la Monnaie ; mais je n'ai pas le temps, et la mode en est passée !

La marquise, en proie au désespoir, ne pouvait détacher son regard de la cassette où reposaient côte à côte le petit billet bleu et les deux louis d'or qui la regardaient comme deux paires d'yeux fixes et brillants.

Tout au fond du salon, la voix du maître d'hôtel murmurait en mode mineur :

—Madame la marquise est servie ?

—C'est bien, répondit-elle, légèrement impatiente ; faites atteler ; je ne dînerai pas.

Impossible de s'illusionner. La situation éclatait dans toute son horreur.

La marquise froissa dans sa main le billet de banque avec les deux pièces d'or.

—Vont-ils faire des petits au fond de ma poche, comme le king-charles de la douairière de Pontbriant ? se dit-elle avec un sourire navré.

Elle rentra dans le salon et allait sonner sa femme de chambre, quand son pied heurta un objet dur, perdu parmi les grandes fleurs du tapis.

La marquise se baissa vivement et ramassa un petit portefeuille recouvert de velours bleu et marqué de deux initiales et d'une couronne fermée.

Elle le tint un instant dans sa main, le tourna, le retourna. Elle posa sur la table et le reprit.

Ses yeux brillaient, une légère contraction nerveuse soulevait ses deux narines et plissait les coins de ses lèvres. Elle murmurait. "C'est mal !"

Mais la marquise était femme et plaidait avec elle-même, depuis un quart d'heure, un procès qu'elle voulait perdre, et dont les juges étaient vendus d'avance.

—Après tout, disait-elle, je l'aime. Est-ce que je l'aime ? Je serai sa femme, si je veux. Ne suis-je pas veuve ? Je n'ai qu'un mot à dire. Eh bien ! n'ai-je pas le droit d'interroger son portefeuille ? Est-ce que j'irais m'engager à la légère dans un nouveau mariage ? Ce n'est rien que d'être mariée, mais c'est quelque chose que de l'avoir été. J'ai le droit de me renseigner, et, si je ne l'ai pas je le prends !

Elle frappa du pied. Son talon s'enfonça dans le duvet de la moquette.

Une seconde, elle hésita encore, dernière révolte d'une conscience troublée, puis, d'un mouvement brusque, elle fit sauter le fermoir.

—Voyons la couleur des pensées de ce brave comte ! Sont-elles bleues comme l'enveloppe de son portefeuille ? Ah ! ah !... Ne pas oublier les Duponceau. J'ai diné six fois chez les La Tour-Gaillard à Maison-Laffitte !... Passer chez Giroux pour Zozo... Un bracelet pour le chapeau rose... Retirer chez Barbédienne une réduction du Chanteur-Florentin pour X... Dire à Jean de penser au shah de Perse... Une chinoiserie pour la marquise... etc.

—Une chinoiserie, insolent ! s'écria la jeune femme. Vanité ! misère ! Voilà un recueil de pensées parisiennes dont Vauvenargues ne s'en va pas jaloux, et qui se chiffre par un total de quelques mille francs !

La marquise feuilleta le calepin... Plus rien ; des pages blanches. Dans une petite poche de côté, deux billets de banque. La Marquise eut une exclamation joyeuse.

—Deux mille francs ! Mon indiscretion s'explique par la nécessité et s'excuse d'elle-même. Deux mille francs ! Voilà pourtant ce que lui coûteraient tant de solennelles maïseries. Le sort en est jeté !

Elle mit rapidement les billets dans sa poche, sonna sa femme de chambre, se coiffa d'un chapeau, au hasard, jeta sur ses épaules un manteau de fourrures et descendit.

Il neigeait. Le coupé attendait devant le perron. La marquise monta vivement.

—32, rue Visconti, dit-elle au cocher.....

.....

C'est une histoire bien simple. Elle sera courte. Rue de Babylone, presque en face de l'hôtel de la marquise, un mercier était venu s'établir. La grande dame, aux heures de désœuvrement, regardait souvent la modeste boutique. Le mari était doux, actif ; la femme travaillait du matin au soir. Ils avaient un enfant ; il en vint deux, puis trois et enfin quatre.

Le bruit public révéla bientôt que cet honnête mercier était, selon l'expression populaire, *mal dans ses affaires*. La marquise s'informa, apprit la vérité et s'intéressa davantage à ses humbles voisins.

Elle questionna. La mercière raconta son histoire. Elle aimait son mari et avait foi en lui.

Mais les mauvais jours vinrent. Le Siège d'abord ; la boutique était presque vide. Pour vivre, le mercier s'était engagé dans un bataillon d'éclairés. Il avait fait son devoir héroïquement ; il reçut une blessure et mérita la croix, qu'on ne lui donna point. Puis arriva la Commune. Alors il fallut renoncer au petit établissement, chercher autre chose, et tâcher de vivre. L'ancien mercier devait quinze cents francs. Cette dette lui pesait d'un poids énorme sur la conscience, à lui plus qu'à tout autre. A peine, en se privant de tout, s'il gagnait de quoi nourrir sa femme et ses quatre enfants. La gaieté avait disparu. Le mari était devenu plus sombre, presque farouche. La mère eut peur. Dans son désespoir, elle écrivit à la marquise une lettre pleine de larmes

.....

La marquise monta lestement les cent dix marches de l'escalier, jusqu'au sixième étage.

Emue, comme si quelque mauvaise action la faisait agir, elle frappa contre une porte étroite et basse.

Son ancienne voisine proprement, mais pauvrement vêtue, vint ouvrir.

—C'est vous, Madame ! dit-elle en s'inclinant. Me pardonnerez-vous de vous avoir écrit, d'avoir osé... ?

La marquise lui tendait sa main dégantée, qu'elle baisa en la mouillant de deux grosses larmes.

—Votre mari ? demanda la grande dame avec émotion.

—Il est sorti depuis ce matin ; ne le voyant pas rentrer, j'ai eu peur et ?

—Vous m'avez écrit. Vous avez bien fait. Pas de feu ! Quatre enfants ! Pauvres chers anges... tendez-moi votre tablier. Voici de quoi vous rendre à la paix et vous chauffer.

Et la marquise plongea la main dans sa poche et en retira toute sa fortune : les trois billets de banque et les deux louis.

La pauvre mère tomba à genoux. Ses sanglots s'étouffaient. Elle embrassait les mains de sa généreuse bienfaitrice et murmurait dans l'égarement de sa joie et de son chagrin :

—Mon mari ! mon pauvre homme !

Le bruit d'un pas se fit entendre sur l'escalier.

—C'est lui ! s'écria la mère, en groupant ses enfants devant elle. Restez, madame, pour qu'il vous bénisse. Que nous soyions deux au moins à vous dire combien vous êtes bonne.

Mais la marquise se jeta contre une porte entrouverte et murmura d'une voix étouffée :

—Je me sauve ; plus un mot !

Le père rentra honteux, accablé, tenant le front penché. Il jeta un long regard sur sa femme et

sourit tristement. Il embrassa ses enfants et garda le plus petit sur ses genoux.

Il était sorti le matin avec une espérance ; il revenait plus triste, avec une espérance de moins.

Alors sa femme se jeta à son cou.

—Fouille dans mon tablier, dit-elle en pleurant et en riant à la fois.

La marquise, à travers la porte entrebâillée, n'avait pu résister au plaisir de contempler ce tableau et de savourer cette joie. Elle prit le petit portefeuille de velours, déchira les deux pages écrites et attendit.

La pauvre femme passa dans la pièce voisine, pendant que son mari, ne sachant que penser, absorbé de bonheur, chiffonnait entre ses mains tremblantes les billets soyeux. Cet homme, qui n'avait bu ni mangé de la journée, était ivre.

—Venez, madame, venez, je vous en supplie, dit la mère en retenant la marquise par un pli de son

manteau ; ne vous dérobez pas à tout ce bonheur que vous avez fait.

—Non, votre joie n'est pas mon ouvrage. Prenez ce portefeuille. Vous le porterez, demain matin, premier Janvier, 17, rue de Varennes, chez M. le comte de B...

Sur la première page, la marquise écrivit :
" Merci pour eux et pour moi. C'est mon cadeau !"
et signa.

.....
Le lendemain, à une heure, le comte se faisait annoncer rue de Babylone.

La marquise lui permit de l'embrasser sur les deux joues. Il rapportait le petit portefeuille et la pria de le garder comme un bon souvenir.

La marquise ne refusa pas et quinze jours après la bénédiction nuptiale faisait deux heureux.

LE DOCTEUR NOIR.



L'UNE des extrémités de la rue Notre-Dame-des-Champs s'élevait, en 1851, une maison connue sous le nom de la maison du Docteur, en souvenir d'un vieux médecin qui l'avait habitée durant plusieurs années. Cette maison se composait de trois étages. Elle était située entre une cour aboutissant à la rue Notre-Dame-des-Champs, et un jardin dont la porte donnait sur des terrains appartenant au même propriétaire, et destinés à être vendus pour des emplacements de maisons. Plus exigeant encore que son

prédécesseur, il en demandait des prix si exorbitants qu'il ne se présentait bientôt plus personne pour les voir.

Il était sans doute dans la destinée de la maison du Docteur de servir d'habitation à des originaux, car le successeur du médecin avait des allures tout aussi excentriques que celui-ci.

M. Morany était un homme de quarante à quarante-cinq ans. Dans le quartier on l'appelait le *Mulâtre*, à cause de la couleur cuivrée de sa peau ; mais un voyageur n'aurait pas eu de peine à le reconnaître, pour un *Half cast* ou *Enrasian* des Indes orientales, c'est à dire pour le fils d'une Indienne et d'un Européen.

Quoique réguliers, ses traits étaient loin d'inspirer la sympathie.

Ses cheveux, légèrement bouclés, avaient le noir d'ébène de ses épais sourcils. Sa bouche, un peu grande, respirait la sensualité. L'œil fort beau, cependant, était *vieux* ; comme disent les maquignons, pour exprimer la méchanceté sournoise de certains cheveux. Son sourire, qui découvrait des dents superbes, manquait de franchise ; il avait même parfois quelque chose de sinistre.

Aux commissures des lèvres, rayonnaient des rides profondes qui pouvaient provenir également de la débauche ou d'une mauvaise santé. En revanche, Morany avait dans ses mouvements la vigueur, la souplesse et l'agilité du jeune homme le mieux constitué.

On ne le voyait presque jamais. Depuis un an qu'il s'était installé dans la maison, à peine l'avait-on aperçu deux fois. Il couchait dans le grand corps de logis, seul, avec deux serviteurs indous qu'il avait amenés en France. Les autres domestiques logeaient dans un autre bâtiment situé sur la cour et formant comme une aile de la maison principale. Ils restaient quelquefois des semaines entières sans apercevoir M. Morany près de qui les deux indous avaient seuls le privilège de pénétrer.

Les fournisseurs déposaient leurs provisions chez le concierge, dont la loge correspondait avec la cuisine par une sonnette.

Quant à M. Morany, il ne recevait jamais personne. Lorsqu'on le demandait pour affaires, le concierge avait ordre de renvoyer les gens chez son notaire.

On était au mois de septembre. Onze heures venaient de sonner. Bien qu'on ne vit du dehors aucune lumière dans la chambre de M. Morany, ce dernier n'était pas couché, comme le croyaient les domestiques. Debout devant une grande armoire à glace, il passait une minutieuse inspection du déguisement qu'il avait revêtu.

Une perruque brune, mélangée de quelques cheveux gris, recouvrait sa tête et rejoignait de longs favoris de la même couleur. Le ton cuivré de la peau disparaissait sous une couche de blanc et de rouge sur laquelle il avait dessiné des rides avec toute l'habileté d'un vieux comédien. Il portait un grand col et une longue redingote qui avait presque la forme d'une simarre de vieillard. A le voir ainsi, on lui eût donné soixante ans au moins. Ses mains étaient soigneusement gantées. Rien en lui ne pouvait faire supposer la couleur de sa peau.

A l'extrémité de la chambre se tenait Bhyrrub Komul un de ses domestiques indous, qui semblait attendre ses ordres.

Sur un signe de Morany, le khitmutgar (domestique qui sert à table) s'inclina et sortit. Cinq minutes après, il reparut.

—Le *sahib* (seigneur) ne rencontrera personne, dit-il, il peut sortir.

M. Morany prit sa canne et descendit, précédé de son domestique, mais sans lumière. Ils traversèrent le jardin. Arrivé à l'extrémité opposée à la maison M. Morany tira une clef de sa poche et ouvrit la porte qui donnait sur les terrains inoccupés dont nous avons parlé plus haut. Il suivit une allée d'arbres qui aboutissait au milieu des champs et au bout de laquelle se trouvait une porte verrouillée qui semblait condamnée.

Il l'ouvrit au moyen d'une seconde clef qu'il portait sur lui, et se trouva sur le boulevard Montparnasse. Là il congédia Bhyrrub Komul, qui rentra à la maison.

Quant à M. Morany, il prit la rue de l'Est, puis celle d'Enfer. Au coin de cette rue et de celle de Monsieur-le-Prince se trouvait un coupé dont le cocher dormait sur son siège, M. Morany le réveilla et monta dans la voiture.

—Rue de Laval, dit-il en fermant la portière.

Vingt minutes plus tard, le coupé s'arrêtait au coin de la rue de Laval et de la rue des Martyrs.

Morany descendit. Laissant là sa voiture, il suivit à pied la rue de Laval jusqu'à une petite porte pratiquée dans le mur, il l'ouvrit, et se trouva dans une allée qui le conduisit à une maison composée d'un rez-de-chaussée et d'un seul étage, qu'un massif d'arbres entourait et semblait protéger contre la curiosité des voisins.

Comme il ouvrait la porte de cette maison, la voix cassée d'un vieillard s'éleva de la loge du concierge, qui se trouvait située du côté opposé de la maison, et par conséquent sur la rue.

—Est-ce vous, monsieur Gardélan ? demandait cette voix.

—Oui, répondit M. Morany ; ne vous dérangez pas, père Toulouzé... Est-il venu quelqu'un me demander ?

—Non, monsieur, répondit le bonhomme en assujettissant sur son nez d'épaisses lunettes vertes destinées à protéger contre la lumière le peu de vue qui restait encore à ses yeux malades.

—Tout à l'heure il se présentera quelqu'un pour me voir, dit l'Indien. Vous ferez monter cette personne.

—C'est bien, monsieur. Je vais donner de la lumière à monsieur.

—C'est inutile.

Morany gagna l'escalier, monta au premier étage, très-confortablement meublée.

Il tira de sa poche une boîte d'allumettes-bougies et alluma une lampe qui se trouvait sur la cheminée et qu'il posa sur une petite table après l'avoir couverte d'un abat-jour épais. Il approcha un fauteuil de cette table et se plaça lui-même à l'angle de la cheminée. Un demi-heure après environ, on sonna à la porte qui donnait sur la rue de Laval ; puis on entendit dans l'escalier les pas de deux personnes.

—Monsieur est là et vous attend, dit le père Toulouzé en introduisant un homme dans l'appartement. Entrez.

Il referma la porte sur le nouveau venu et descendit clopin clopant.

—Asseyez-vous, M. Gurnout, dit Morany en montrant à son hôte le fauteuil placé auprès de la petite table, et sans quitter lui-même son poste auprès de la cheminée.

Sa figure restait ainsi dans l'ombre, tandis que celle du visiteur se trouvait en pleine lumière.

Le nouveau venu était un homme d'une cinquantaine d'années, petit, maigre, chétif et d'un extérieur misérable. Sa figure, ravagée par la misère, exprimait la ruse et la cupidité. Assis sur le bord de sa chaise, d'un air humble et cafard, il regardait furtivement son interlocuteur, dont il semblait regretter de ne pouvoir découvrir les traits.

—Avez-vous les renseignements ? demanda M. Morany.

—Oui, monsieur, répondit Gurnout. Mme Pauline Martigné, qui était une demoiselle Novéal, avait deux fils : M. Hector, mort il y a huit ans, et M. Ferdinand. M. Hector a laissé quatre enfants : MM. Vincent, Gontran et Ernest, et Mme Guitarnan qui a déjà un fils de vingt-cinq ans. M. Ferdinand, lui, a une fille qui est mariée à un capitaine au long cours, M. Bartelle.

—Tous ces gens-là habitent Paris, n'est-ce pas ?

—Oui, monsieur ; seulement, M. Gontran et M. Vincent sont absents en ce moment.

—Où sont-ils ?

—Ils sont allés s'établir, pour chasser et pour prendre des bains de mer, dans un petit village qui se trouve en Espagne, sur la frontière, à quelques lieues de Bayonne. Ce doit être tout près de Fontarabie, car c'est à Fontarabie qu'ils se font adresser leurs lettres.

Il y eut un moment de silence. M. Morany semblait réfléchir.

—N'auriez-vous point parmi vos connaissances, demanda-t-il au bout de cinq à six minutes, quelque individu ayant besoin d'argent ? et pas trop scrupuleux sur le moyen de s'en procurer ?

—Ça peut se trouver, répondit prudemment Gurnout.

—Il faudrait surtout que ce fût un fort tireur, à peu près certain d'embrocher son homme ou de lui loger une balle dans la poitrine.

—Cette qualité est plus rare que les deux autres. En cherchant bien, néanmoins...

—Occupez-vous-en. Dans huit jours nous en causerons. Voici dix louis. Si vous continuez à vous montrer intelligent et fidèle, je n'en resterai pas là. Bonsoir, monsieur.

Il frappa sur un timbre. Le concierge monta avec de la lumière et reconduisit M. Gurnout jusqu'à la porte de la rue.

Pendant une heure environ, M. Morany se promena de long en large dans la chambre. Au bout de ce temps, il sortit par le même chemin qu'il avait pris pour entrer, et rejoignit son coupé, qui l'attendait toujours dans la rue des Martyrs. Il se fit reconduire rue d'Enfer, congédia la voiture et rentra à pied par le boulevard Montparnasse.

Le lendemain soir, il sortit avec les mêmes précautions dans le courant de la nuit. Cette fois, il était suivi de Bhyrrub Komul, qui portait un sac de voyage. Tous deux descendirent à pied jusqu'à la place Saint-Sulpice. Un peu avant d'arriver à la station de fiacres, M. Morany prit le sac que portait Bhyrrub Komul et congédia le khitmutgar.

—Fais bien attention qu'on ne s'aperçoive pas de mon absence, lui dit-il. Au besoin tu répondrais que je suis malade et que je ne veux voir personne, mais cela ne sera pas nécessaire.

Bot atcha, sahib (très-bien, seigneur), répondit Bhyrrub, qui tourna les talons et disparut dans l'obscurité.

M. Morany arriva bientôt à la station des fiacres. Il monta dans une voiture et se fit conduire au chemin de fer d'Orléans. Le lendemain, il était à Bordeaux. Aussitôt débarqué, il se mit en quête d'un bâtiment allant en Espagne. Il trouva un

petit caboteur qui moyennant une faible somme, s'engagea à le déposer à Saint-Sébastien.

A la nuit tombante, M. Morany partit de Saint-Sébastien et se dirigea vers Fontarabie. En route, il s'arrêta dans un champ de maïs, et revêtit, par dessus ses vêtements, un costume en haillons tel qu'en portent les *gitanos* qui cherchent la nuit un refuge dans les ruines abandonnées des fortifications de Fontarabie.

Pendant deux jours il resta lui-même caché dans ces ruines, vivant d'un peu de riz qu'il avait dans ses poches, ne sortant que la nuit pour parcourir les environs et tâcher de découvrir la maison occupée par les frères Martigné. La seconde nuit, il remarqua une maison située au sommet de la falaise, non loin du petit port de la Madeleine. Il se douta qu'elle devait être la demeure des deux personnes qu'il cherchait.

Le matin suivant, au lever du soleil, il vit, en effet, un des frères qui partait pour la chasse. Il le suivit de loin. Comme il se tenait toujours à une certaine distance de M. Martigné, son intention était probablement d'attendre la nuit pour l'attaquer. Un incident imprévu vint modifier son plan.

M. Martigné avait commencé par prendre sur la gauche, en sortant de chez lui, afin de passer au milieu des champs. Dans le courant de l'après-midi, il rabattit sur la droite en décrivant un cercle qui devait le ramener au sentier qui longeait la falaise et aboutissait à sa maison.

Vers cinq heures du soir, en battant les champs avant de rentrer, M. Martigné tira un lapin qu'il culbuta, mais qui eut encore la force de gagner la falaise sur le revers de laquelle se trouvaient de nombreuses ouvertures de terriers. Le pauvre animal, qui avait deux jambes brisées, ne put se maintenir sur la pente escarpée, et roula sur la grève.

— Apporte, Sultan, apporte ! cria M. Martigné en excitant son chien.

Puis, mettant son fusil en bandoulière, et se cramponnant aux broussailles qui tapissaient le revers escarpé de la côte, il essaya de descendre sur la plage.

M. Morany accourut sur le bord du sentier. Tenant des deux mains une grosse touffe d'herbe, le chasseur cherchait en ce moment un point d'appui pour ses pieds.

L'Indien saisit une énorme pierre, qu'il eut besoin de toute sa force pour soulever, et la laissa retomber sur la tête du Français. Celui-ci poussa un cri terrible. Son corps roula sur la pente escarpée, et vint tomber avec un bruit sourd sur les rochers qui se trouvaient au pied de la falaise.

Couché à plat ventre au bord du sentier, Morany contempla quelques instants sa victime, qui restait sans mouvement. La mer montait ; déjà les vagues n'étaient plus qu'à cinq ou six pieds de M. Martigné. Le chien du pauvre chasseur semblait pressentir le danger. Il hurlait d'un ton plaintif et tournait autour du corps de son maître, dont il léchait les mains et la figure comme pour le rappeler à la vie.

Le meurtrier craignait sans doute que le froid de l'eau ne ranimât le malheureux qu'il venait d'assassiner ; car, tout en jetant à chaque instant des regards inquiets autour de lui, il attendit pour s'éloigner que la mer recouvrit complètement le cadavre.

Lorsqu'il fut convaincu que le chasseur était bien mort, il revint, toujours à travers champs, jusqu'à la maison de Martigné. Il se cacha dans le champ voisin et attendit.

Une heure plus tard, environ, il aperçut le second des Martigné, qui rentrait en sifflant une fanfare.

M. Martigné portait sur l'épaule une petite poche en filet, que Morany supposa contenir un caleçon de bain et des serviettes. Il revenait probablement de se baigner.

Un instant après, la porte s'ouvrit avec violence ; puis, un homme lancé de l'intérieur comme par une catapulte, s'en alla tomber à dix pas de la maison.

M. Martigné, qui venait de le congédier de cette façon énergique, parut un moment sur le seuil et referma la porte.

Furieux de sa mésaventure, le personnage expulsé avec si peu de cérémonie, se releva en jurant, et courut frapper à la porte avec le manche d'un grand couteau catalan qu'il venait de tirer de sa ceinture. Il paraît que M. Martigné n'était pas poltron, car il rouvrit la porte, saisit le bras de son adversaire, lui tordit le poignet et lui arracha son couteau qu'il lança à cinquante pas de là. Puis, prenant l'Espagnol à la gorge, il l'envoya de nouveau rouler sur le gazon brûlé de la falaise.

L'individu si rudement malmené était un garçon âgé de vingt ans environ et de mine patibulaire. Tout meurtri de sa culbute, et peu soucieux probablement de s'exposer à une troisième expulsion, il cherchait son couteau en accablant son ennemi de menaces et de malédictions.

Ce tapage ennuya sans doute M. Martigné, qui se montra avec son fusil à la fenêtre du premier étage.

— Si tu ne t'en vas pas immédiatement, mauvais drôle, cria-t-il à l'individu, je te *flanque* un coup de fusil.

L'Espagnol avait sans doute pour les armes à feu la haine de son compatriote Don Quichotte, car il se sauva à toutes jambes sans demander son reste.

Dès que le Français eut refermé la fenêtre, Morany s'empressa de chercher le couteau à l'endroit où il l'avait vu tomber. Une fois qu'il l'eut trouvé, il se mit à courir pour rejoindre le jeune homme, qui avait suivi la direction de Fontarabie. Il l'aperçut bientôt assis sur les pierres écroulées d'un talus. Il causait avec un paysan, auquel il racontait probablement son aventure, car tout en parlant, il montrait le poing à la maison des Martigné.

Morany ne savait que quelques mots d'espagnol, mais il parlait assez bien le portugais. Grâce à la ressemblance de ces deux langues, il comprit une partie des paroles du narrateur, et devina aisément le reste.

Ce garçon était un de ces vagabonds comme on en trouve dans tous les pays, qui vont où le hasard les pousse, ramenant des chevaux, aidant des charretiers ou des conducteurs de bestiaux, remplissant l'office de valet d'écurie, et séjournant plus ou moins de temps dans chaque contrée, suivant les profits qu'ils y trouvent ou les mauvais coups qu'ils y font.

Ses menaces et ses malédictions ennuyèrent sans doute le paysan, car il le quitta en lui disant :

— Adieu, José, tu ferais mieux de t'en revenir avec moi.

— Non, par tous les saints ! s'écria le vagabond, je ne rentrerai pas avant de m'être vengé de ce chien de Français.

— Tu vas faire quelque mauvais coup, et tu t'en repentiras, répondit le paysan, qui s'éloigna bien vite de peur d'être impliqué dans la méchante affaire qu'il prévoyait.

II.

Dès que le paysan fut parti, Morany s'approcha de José.

— José ! dit-il, avez-vous vraiment l'intention de vous venger ?

— Que vous importe ? demanda José en examinant son interlocuteur, dont l'accent et le mauvais langage l'étonnaient.

— Votre ennemi est le mien.

— Le Français ?

— Celui enfin qui vient de vous jeter brutalement à la porte, sous prétexte qu'il vous avait trouvé buvant son vin et cajolant sa servante.

— Ah ! si j'avais encore mon couteau !

— Le voici.

— Comment se fait-il ?...

— Ce n'est pas en questionnant qu'on se venge.

Il est probable que d'ici à quelque temps le Français va suivre le chemin de la falaise pour aller au-devant de son frère.

— Dans mon pays, lorsque nous en voulons à un homme, et que nous savons qu'il doit passer la nuit dans quelque mauvais chemin, nous tendons une corde à fleur de terre. S'il roule dans le précipice, tout est bien. Sinon, nous profitons du moment où il est à terre et où il a laissé échapper son fusil pour nous servir du couteau.

— Je n'ai pas de corde.

— En voici une.

— Pourquoi ne l'employez-vous pas vous-même, puisque vous en voulez à ce Français ?

— J'aime mieux donner vingt piastres à quelqu'un pour me débarrasser d'un ennemi que de le faire moi-même.

— Vingt piastres, vous ! s'écria José en inspectant d'un regard rapide les misérables haillons que Morany portait par-dessus ses vêtements.

— Voici cinq piastres ; le reste après. Mais ne restons pas ici, reprit Morany ; on pourrait nous voir ; puis le Français sortirait peut-être pendant ce moment-là. Suivez-moi.

Il le conduisit au champ qui lui avait servi de retraite quelques moments auparavant, et d'où l'on apercevait la maison des Martigné.

Tous deux causèrent à voix basse.

Au bout d'une heure environ, M. Martigné sortit de la maison, et s'avança jusqu'au rocher élevé qui dominait la grève et même une partie de la campagne. Il attendait évidemment son frère et commençait à s'impatienter.

Après une assez longue station sur son observatoire, il rentra chez lui.

— Il est temps, dit M. Morany à son compagnon, auquel il remit en même temps une longue corde d'un centimètre environ d'épaisseur.

— J'aime mieux mon couteau que tout cela, murmura l'Espagnol d'un air sombre.

— Soit, dit M. Morany en haussant les épaules ; c'est moi qui tiendrai la corde ; seulement soyez prêt.

— Ne craignez rien.

Tous deux s'éloignèrent en rampant, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés hors de vue de la maison.

— Marchons séparément, dit M. Morany.

Quoiqu'il ne parut faire aucun effort, il marchait si vite que son compagnon avait peine à le suivre. Arrivé à un endroit où un énorme rocher interceptait la moitié du sentier, déjà fort étroit, M. Morany s'arrêta.

— Plus loin il y a mieux, dit José.

Ils firent encore quelques pas.

— Ici, murmura l'Espagnol.

L'endroit était meilleur, en effet. A droite, par rapport à nos deux hommes, et par conséquent aux voyageurs venant de Pontarabie, la falaise descendait à pic sur une grève hérissée de rochers.

Quelques brins d'herbes calcinés par le soleil et

deux ou trois maigres arbrisseaux, voilà tout ce qu'on aurait pu voir sur le revers de la falaise, si le jour avait permis de distinguer quelque chose. A gauche, quelques blocs de pierre formant saillie sur le sentier et entourés de broussailles assez élevées.

— Très-bien, dit M. Morany après avoir un instant examiné l'endroit.

Il déroula la corde et en fixa solidement l'extrémité au bord du sentier du côté de la falaise, en se servant pour cela d'un petit piquet coupé sur la route. Ce piquet, fixé dans la falaise même, dépassait de quelques pouces la hauteur du chemin. Morany se coucha à plat ventre dans les broussailles du côté opposé à la falaise, et José lui fit passer l'autre extrémité de la corde que l'Indien conserva dans ses mains, mais en évitant de tendre cette corde qui disparaissait sous la poussière du sentier.

José se plaça derrière le rocher qui devait le masquer à M. Martigné jusqu'à ce que ce dernier fût arrivé juste en face de lui. L'Espagnol tenait son couteau tout ouvert et caché dans sa manche. Il était très-pâle. Ses dents claquaient.

Ce n'était pas qu'il eut peur pour sa vie, ni même qu'il craignait la vue du sang. Maintes fois il avait joué du couteau, et, dans la chaleur d'une rixe, il eût tué un homme sans trop de remords, mais un assassin de sang-froid lui répugnait.

Quant à Morany, il était impassible. Pas un muscle de sa figure ne paraissait plus tendu que d'habitude ; il parlait avec calme, et le regard dédaigneux qu'il laissait parfois tomber sur son compagnon exprimait un profond mépris.

Bientôt on entendit le pas d'une personne qui s'approchait.

— Le voici, murmura José.

— Non, répondit l'autre à voix basse... Celui qui vient n'a pas de chaussures.

— Alors il va sentir la corde, fit observer José.

Morany sortit précipitamment de sa cachette, et relâcha le nœud coulant qui fixait la corde qu'il emporta.

Deux minutes après, un pêcheur passa entre les deux meurtriers, et s'éloigna sans se douter qu'il avait frisé la mort de bien près.

Un quart d'heure s'écoula encore.

— Cette fois, le voici, dit Morany qui se hâta de rattacher la corde au piquet, et qui reprit son poste derrière les broussailles.

Tout-à-coup ils entendirent un hurlement plaintif qui semblait partir de la mer, dont les vagues battaient en ce moment le pied de la falaise.

— Ecoutez, dit José en tressaillant.

— C'est le chien de l'autre Martigné, pensa M. Morany.

Les hurlements recommencèrent. Des aboiements y répondirent sur la droite.

— Il a amené son chien, dit José. Ce damné animal va nous éventer et nous trahir.

— J'aurais dû prévoir cela, murmura l'Indien. Que faire ?

Au même instant, la personne dont on entendait le pas s'arrêta. Elle cherchait probablement à se rendre compte de l'endroit d'où partaient les hurlements.

Grâce à l'instinct prodigieux des animaux, le chien devinait déjà sans doute où retrouver son camarade de chenil. Il alla chercher un sentier qui descendait obliquement sur la grève, à deux ou trois portées de fusil de Morany et s'éloigna en aboyant.

M. Martigné fit probablement quelques pas pour le suivre, car on l'entendit s'éloigner.

— Où va-t-il ? demanda Morany à son compagnon.

— Il cherche peut-être le sentier qui mène à la grève, mais je le défie bien de descendre par-là, même en plein jour. Ah ! Sainte Vierge, s'il pouvait se casser le cou !

— Gontran ! Gontran ! cria M. Martigné

— Chut ! fit Morany, il revient... il presse le pas... il s'arrête encore... pour écouter son chien sans doute... oui, le voilà qui repart... il va probablement suivre le sentier jusqu'au dessus de l'endroit d'où partent les hurlements ; oui... le voilà qui court. Attention, José.

— Gontran ! Gontran ! répéta encore M. Martigné qui venait de s'arrêter à deux mètres tout au plus de ses ennemis.

Les hurlements des deux chiens lui répondirent. Il se remit à courir. Au moment où il passait devant le rocher, Morany tira sur la corde, qui se tendit tout-à-coup. M. Martigné tomba comme une masse sur le sentier. Avant qu'il pût se relever, José se jeta sur le Français et lui enfouça son couteau dans le dos.

Quoique mortellement blessé, Martigné eut encore la force de se retourner et de saisir son adversaire à la gorge en appelant au secours.

— A moi ! cria aussi José, qui sentait la respiration l'abandonner.

Caché derrière les broussailles, M. Morany semblait hésiter entre deux partis. A la fin il sortit de son immobilité, et s'élança vers les deux adversaires, qui se tordaient sur le sentier comme deux serpents. Il saisit le fusil que Martigné avait laissé échapper en tombant, l'appuya sur la tête de José et fit feu. La cervelle du malheureux Espagnol rejaillit sur Martigné. Ce dernier, délivré des étreintes de José, essaya de se relever, mais les forces lui manquèrent. Il se cramponna un instant au rocher sur lequel on entendait crier les ongles de ses mains crispées.

— A moi ! cria-t-il d'une voix qui s'éteignait de plus en plus, à moi ! je meurs !

M. Morany avait repris son poste derrière les broussailles. L'œil et l'oreille au guet, il craignait que le bruit du coup de fusil n'attirât du monde et se tenait tout prêt à fuir. Enfin, il entendit quelque chose qui tombait comme une masse sur le sol. C'était Martigné qui venait d'expirer.

— En voilà deux de moins, murmura l'Indien en se penchant sur Martigné. Pour ceux-là, nul ne me soupçonnera de leur mort : tout passera sur le dos de José.

Il reprit le chemin de Fontarabie, descendit dans le port, désert à cette heure de la nuit, s'empara d'une barque, et alla aborder auprès d'Andaye, de l'autre côté de la Bidassoa. Arrivé à terre, et remarquant que la marée baissait, il abandonna la barque au courant, qui l'entraîna vers la mer. Avant d'aller plus loin, il ôta ses haillons de *gitano*, et en fit un paquet qu'il enfouit sous la vase, de crainte qu'ils n'eussent quelques traces de sang. Cela fait, il passa à côté d'Andaye, traversa les collines désertes qui séparent ce petit bourg de Saint-Jean-de-Luz, et ne s'arrêta qu'à cette dernière ville. Là, il prit une place dans la diligence sous le nom du *senor Ternaou*, et gagna Bayonne, d'où il se rendit à Bordeaux. Il en partit à six heures du soir, et vers six heures et demie du matin, une voiture de place le déposait rue Saint-Jacques. De là, son sac sous le bras, il gagna le boulevard Montparnasse, et rentra chez lui par le jardin, après s'être bien assuré que personne ne le voyait entrer.

Son expédition avait duré six jours.

Deux jours après son arrivée, il écrivit à M. Gurnout pour lui donner un rendez-vous pour le soir même.

M. Morany prenant toujours les mêmes précautions à l'égard de son agent, nous n'aurons pas besoin de revenir là-dessus désormais.

— Comment va la Bourse ? demanda-t-il à M. Gurnout.

Il est bon de dire que M. Morany avait commencé par se servir de M. Gurnout pour quelques affaires de bourse. Ce dernier était un de ces spéculateurs véreux qui flânent aux environs de la Bourse et tâchent de prendre quelques badauds dans leurs filets.

Le prétendu M. Gardélan (c'était le nom que M. Morany prenait rue de Laval) avait montré une telle crédulité et une telle ignorance des affaires, que Gurnout l'avait volé à cœur-joie.

Au bout de quelque temps, M. Morany avait demandé des comptes plus détaillés sur les opérations passées avant d'en commencer de nouvelles. Rassuré d'un autre côté par l'incapacité de son client, Gurnout avait fourni certains bordereaux qu'il se proposait bien de reprendre aussitôt après les avoir montrés à M. Gardélan ; ce dernier les avait pliés en approuvant de la tête toutes les explications de M. Gurnout, puis il les avait mis en poche. M. Gurnout avait sans doute quelque raison secrète pour tenir à les reprendre, car pendant huit jours, il fit jouer tous les ressorts de sa petite diplomatie pour les ravoire, mais ce fut inutilement. Craignant d'éveiller l'attention de M. Gardélan, il cessa de lui en parler.

Profitant de la question qu'on lui adressait au sujet de la Bourse, M. Gurnout déploya toute son éloquence pour démontrer à son client qu'il y avait des monts d'or à gagner en ce moment par plusieurs opérations qu'il lui indiqua. M. Morany déclara qu'il préférerait attendre.

A la fin, voyant qu'il était inutile d'insister, M. Gurnout parla d'autre chose.

— Quel homme ?

— Vous m'avez demandé l'autre jour un individu bon tireur, peu scrupuleux et certain d'embrocher son homme sur le terrain.

— Ah ! oui, oui.

— Eh bien ! j'ai votre affaire. Il s'appelle Parézet. C'est un garçon de bonne famille, qui a dévoré tout son saint-frusquin et auquel il ne reste plus que des dettes. Besogneux et querelleur, il passe sa vie dans les cafés et les salles d'armes de bas étage, vivant d'emprunts qu'il fait à ses anciennes connaissances, ou qu'on n'ose trop lui refuser à cause de sa mauvaise tête.

— Où demeure-t-il ?

— Personne ne le sait ; mais on est toujours certain de le trouver au café Porlier, dans la rue Contrescarpe. C'est là qu'il se fait adresser ses lettres. Voulez-vous que je vous l'envoie ?

— Je vous remercie. Je ne pense pas avoir besoin de lui.

— Je croyais...

— J'ai changé d'avis. N'importe, voici pour votre peine, M. Gurnout. Bonsoir.

Il tendit cinq louis à son agent, qui se retira.

Environ un mois après la mort de MM. Vincent et Gontran Martigné, une nouvelle catastrophe vint affliger cette famille, déjà si malheureusement éprouvée.

L'oncle de ces deux messieurs, M. Ferdinand Martigné, était allé à la campagne chez un de ses amis qui habitait auprès de Louveciennes. Vers onze heures du soir, il fit donner l'ordre d'atteler le coupé de remise qui l'avait amené de Paris à Louveciennes. Ses amis le retinrent quelque temps

encore de sorte qu'il ne partit que vers onze heures et demie.

On sait que la côte rapide qui conduit de Louve-ciennes à Bougival forme plusieurs coudes assez brusques, et qu'à certains endroits un petit talus en terre fort bas borde seul le chemin qui domine un précipice profond.

Un charretier, passant le lendemain sur la route de Bougival à Marly qui forme le fond de ce précipice, aperçut une voiture en morceaux, et au milieu de ces débris, le corps d'un cheval et deux cadavres humains. L'un de ces cadavres était celui de M. Ferdinand Martigné ; l'autre celui du malheureux cocher.

On attribua généralement cet accident à l'ivresse de ce dernier. Les domestiques avec lesquels il avait diné affirmèrent pourtant qu'ils ne lui avaient pas donné à boire outre mesure ; mais la crainte d'être grondés devait naturellement leur faire tenir ce langage.

III.

Un mois après l'enterrement de M. Ferdinand Martigné, la famille fit dire un service pour le repos de son âme. A ce service, où il n'y avait guère que des parents, on remarqua la présence de M. Morany, dont le teint cuivré éveilla naturellement l'attention. Au sortir de l'office, on le vit monter dans une fort belle calèche attelée de deux chevaux que plus d'un amateur eût volontiers payés dix mille francs.

M^{me} Martigné, la mère de M. Ferdinand qu'on venait d'enterrer, et par conséquent la grand'mère de Gontran et de Vincent, ayant longtemps habité Pondichéry, on supposa que le métis avait pu connaître dans l'Inde M. et M^{me} Martigné ou leur fils.

Deux ou trois jours plus tard, M. Morany se présenta chez M. Ernest Martigné, frère de Gontran et de Vincent.

De concert avec ses deux frères, Ernest avait monté une maison de banque qui marchait *cash-cash*. Sa femme n'en menait pas moins un certain train. Jeune et belle, disait tout le monde, spirituelle, disaient quelques-uns, elle adorait la mode et ne rêvait que ses triomphes.

Si M^{me} Martigné brillait par ses succès dans les salons, son mari avait aussi les siens dans un autre monde, il est vrai. Frais, rose et déjà ventru à quarante ans, content de lui-même, un peu égoïste, mais pas méchant, il passait pour assez capable dans le public ; les vieux financiers n'étaient pas de cet avis. Croyant à sa probité, mais doutant de son intelligence financière, ils avaient soin de n'être jamais trop en avance avec lui.

De la fenêtre de son cabinet, M. Martigné avait vu le coupé de M. Morany s'arrêter devant la porte. Il reconnut l'étranger à la peau cuivrée qu'il avait vu au service de son oncle.

Un garçon du bureau annonça M. Morany. Ce nom était inconnu au banquier.

— Monsieur, dit Morany, j'assistais avant-hier au service de M. Martigné, votre oncle. Peut-être avez-vous été surpris de me voir prendre part aux douleurs de votre famille ?

— Mon grand-père ayant habité l'Inde, commença Martigné, nous avons supposé...

— Monsieur votre grand-père était mon oncle, monsieur, interrompit Morany.

— Votre oncle ? murmura le banquier, qui ne put s'empêcher de jeter un regard sur la figure basanée de son nouveau parent.

— J'ai tort de parler ainsi, reprit Morany ; notre

parenté, nulle devant la loi des hommes, n'existe que devant Dieu. Mon père était M. Emilé Novéal, le frère de madame votre grand'mère. Quant à ma mère, fille unique d'un riche brahmine de Delhi, c'était une Indoue ; voilà pourquoi mon père avait caché sa liaison à toute sa famille, et pourquoi il ne parlait jamais de moi-même à sa sœur, qu'il aimait tendrement, puisqu'il lui a laissé toute sa fortune. C'est assez vous dire que, comme la plupart des *Eurasiens* ou *half-cast* (Européen-asiatique, demi-caste), je n'ai pas le droit de porter le nom de mon père.

— Où diable veut-il en venir ? se demanda M. Martigné en s'inclinant poliment comme pour témoigner de son attention.

— Heureusement pour moi, continua Morany, ma mère m'a laissé une fortune indépendante. Sans cette fortune, je vous l'avoue, je n'aurais pas osé me rapprocher d'une famille qui aurait naturellement attribué mon affection à des vues intéressées et aurait eu doublement le droit de me repousser.

Martigné leva la main par un geste de dénégation dans lequel le souvenir de la calèche et du coupé entraient bien pour quelque chose.

— Voici maintenant ce qui m'amène, reprit Morany. J'ai appris... car tout se sait à Paris... que M. Vincent Martigné avait laissé sa pauvre veuve dans un état de fortune fort précaire.

— En effet, monsieur, mes deux frères, que Dieu leur pardonne, avaient peu d'ordre, et s'il reste à ma belle-sœur Geneviève huit cents francs de rente, c'est tout le bout du monde.

— Je sais que vous vous conduisez fort généreusement envers elle, mais vous avez des enfants, et votre fortune leur appartient.

— Certainement, répondit Ernest, qui, peu généreux de sa nature et fort mal à l'aise dans ses affaires, se demandait tous les jours comment se débarrasser du pesant fardeau que le respect humain lui mettait sur les bras en la personne de Geneviève Martigné, son exigeante et acariâtre belle-sœur.

— Je désirerais concourir à cette bonne œuvre ; mais tel est le malheur de ma position que, venant de moi, une offre de service serait peut-être mal accueillie.

— Ce serait de l'ingratitude, s'écria le banquier avec empressement. Geneviève est trop raisonnable !... Et vous-même, vous appréciez trop bien le sentiment généreux...

Nous supprimons le reste de la phrase, qui dura cinq minutes au moins, et que Morany écouta avec cette tranquillité imperturbable particulière aux Orientaux.

Pour ne pas ennuyer nos lecteurs de tous les détails d'un entretien qui dura plus de deux heures, car Morany allait lentement à son but, nous dirons tout de suite qu'il chargea le banquier d'offrir quinze cents francs de pension à la veuve de M. Vincent. Ernest s'était attendu à un chiffre plus élevé ; mais M. Morany ajouta en souriant :

— Quinze cents francs pour la première année ; après cela, nous verrons à augmenter.

Là-dessus il prit congé de M. Martigné, qui promit d'aller le lendemain lui porter la réponse de Geneviève. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que la veuve accepta avec empressement les offres inattendues d'un parent si généreux.

Le jour même elle alla remercier M. Morany. Ce dernier lui fit un accueil charmant.

(A CONTINUER.)

LA LEGENDE DES NEIGES.



A. S. A. madame la Princesse de H...

ALTER, depuis le matin, n'avait pas prononcé une parole. Agé nouillé devant le cercueil de celle qui, le soir même, devait être sa femme, et dont il se voyait tout à coup séparé par l'implacable brutalité de la mort, il s'était, en quelque sorte, pétrifié sur les dalles de la chambre, engourdi dans sa douleur, écrasé par cette séparation subite, imprévue, horrible, qui brisait ainsi, en une minute, le poème de sa vie...

Tout le jour, il avait prié, maudit, blasphémé... Des larmes abondantes l'auraient sauvé ; il ne pouvait pleurer... Vers le soir de cette fatale journée, inconscient, il s'était placé devant sa fiancée, couchée tout habillée dans sa tunique blanche, et, là, tourmentant d'une main fiévreuse un lambeau de sa couronne d'oranger, il regardait fixement cette belle jeune fille qui semblait endormie, bercée par des rêves d'or..., attendant le premier baiser de l'époux... C'était vers la fin de mars, dans cette blonde Allemagne, dont l'âme semble si bien faite pour comprendre toutes les vraies douleurs...

Cependant la nuit était venue... Walter se trouvait seul alors... Au crépuscule, la belle jeune fille avait été rendue à la terre ; et lui, halluciné, enveloppé dans les ténèbres du doute et de la stupeur, n'avait pas quitté le pied du lit ni la chambre nuptiale...

A force de pénétrer plus avant dans le noir de ses pensées et de creuser avec rage son profond désespoir, il avait fini, en éthérisant la matière et la forme, par perdre le sens de leur réalité... Sous la pression de son cerveau en délire, sa fiancée, perdue à jamais pour ses yeux, restait gravée dans son cœur et dans son imagination, non plus à l'état de corps humain au galbe déterminé, mais comme une ombre légère, une silhouette impalpable, qui, flottant dans l'espace, ne conservait de la jeune fille que la couleur immaculée de sa robe de vierge, blanche comme son nom (elle se nommait ainsi), blanche comme la couronne que Walter tenait encore entre ses mains.

Le fil de ses pensées lui échappait...

Le sang affluait à ses tempes... Le grand air lui manquait... Il se sentait mourir... Vers minuit, il ouvrit la fenêtre ; et s'accoudant au balcon, il promena un instant un regard désespéré sur la campagne endormie...

« Elle a été là, disait-il ; oui, je m'en souviens. Oh ! comme elle était belle alors !... Si blanche, si douce, que, jusqu'aux enfants, chacun l'aimait. Enchanteresse comme une fée, tout ce qu'elle touchait était transformé... »

A cette pensée, un léger sourire vint errer sur ses lèvres.

« Mais, hélas ! elle est partie, » reprit-il amèrement en retombant dans une prostration complète...

Par moments cependant, il contemplait d'un regard fiévreux le ciel sombre et froid des nuits de mars... Cette vue semblait le remuer profondément ; il paraissait inquiet, et, comme dans l'attente d'une émotion imprévue, il restait tête nue

à la fenêtre, insensible à l'âpreté du vent qui le frappait au visage...

La nature, en deuil ce soir-là, était lugubre... Les étoiles, pâles, à demi-voilées, semblaient des larmes d'argent sur un suaire de drap noir... La rivière, perdue dans l'ombre, coulait silencieuse au pied des maisons... Au dessous de lui, la rue déserte, et partout le calme saisissant d'un pays abandonné...

A peine pouvait-il, dans cette demi-obscurité, distinguer les traits pointus de la maison de ville et la demeure du bourgmestre... Au loin, une, étroite fenêtre ogivale était encore éclairée, à cette heure, par une petite lumière vacillante dont le point rouge, trouant les ténèbres, donnait au tableau un aspect étrange et romantique.

Les heures sonnèrent au beffroi... lentement..., vibrant dans la nuit comme un rire de damné... Puis plus rien... L'obscurité profonde... Le silence imposant...

« Ah ! ma bien-aimée, je t'attends, dit Walter. Ah ! pourquoi tardes-tu ?... »

Et d'un air inquiet il interrogeait tous les points de l'horizon, où montaient déjà d'immenses nuages noirs et menaçants...

Tout d'un coup, il eut un frémissement singulier, et, se dressant devant la fenêtre, comme poussé par une main invisible :

« Enfin, te voilà donc ! dit-il avec ivresse à une blanche rafale qui passait en ce moment sur sa tête, emportée par la tourmente. Viens, ah ! viens, je t'attendais... »

Et elle tombait fine et légère. C'était la dernière de l'année, et, comme un vêtement immaculé, elle s'étendait silencieusement sur la terre...

Tantôt le vent, en amoureux brutal, la prenait l'enlevait, pour l'enlacer plus étroitement sous ses âcres baisers ; tantôt, la faisant tourbillonner dans une valse vertigineuse, il la forçait à descendre plus rapide, plus épaisse, plus étincelante...

« Enfin, te voilà ! te voilà ! ma Blanche adorée !... Tu m'as entendu... Ah ! sois bénie !... »

Et Walter, baisant au passage les flocons qui venaient se jouer sur ses lèvres, croyait retrouver dans cette caresse aérienne le souffle de sa bien-aimée...

Il voyait blanc... La nuit passa ainsi... Vers le matin, elle était partout, festonnant les toits, les girouettes, les corniches, pendant en grappes mousues, aux gargouilles des maisons... Sur la place du Dôme, les platanes, aux cheveux blancs, ressemblaient à ces beaux vieillards qu'on aime dans la famille et dont la présence seule est pour la maison la bénédiction du foyer...

Du ruisseau glacé où elle s'était fait un lit, où rien ne venait ternir sa blancheur, seuls, quelques arbrisseaux du rivage, sombres et dépouillés, semblaient, par leur teinte monotone, lui faire sur sa couche une triste couronne d'épines... Walter le comprenait ainsi ; il s'agenouilla...

« Tu le vois, ma Blanche adorée, la nature entière se joint à moi pour te fêter... Le soleil te contemple, t'éclaire, t'illumine, et tes rayons, plus radieux que jamais, pénètrent jusqu'au plus profond de mon être... Nos grands arbres te caressent de leur ombre, ô ma pâle amante. Que ne puis-je

être seul à t'aimer, à t'admirer, à te le dire ! ... Que tu es belle ! ... Mais que tu es froide... froide comme une morte ! ... »

Et Walter, les yeux hagards, était effrayant à voir...

« Laisse-toi donc réchauffer à mon haleine... Pourquoi te fondre ainsi sous mes baisers... Je t'ai attendue si longtemps ! ... A Oui, tu es là, parée de ta robe de noce pure et sans tache ; mais plus je veux me rapprocher de toi, plus tu me fuis, hélas ! ... »

Et, devant ce rêve impossible, il restait anéanti, la tête entre les mains.

Pendant ce temps, elle, comme une vierge folle, dansait autour de lui une ronde infernale, au sifflement aigu du vent qui l'entraînait au loin... Walter sortit alors... et courut après... Il traversait les hameaux, les villages, les villes. Partout il demandait si quelqu'un l'avait vue... Et la foule se signait devant le pauvre fou, qu'elle ne comprenait pas...

« Je la veux, disait-il, aux passants, qu'il trouvait dans la plaine ; je la veux éternelle comme l'amour de son fiancé... »

Et il marchait toujours...

De loin, il la vit sur un lac argenté... La lune, qui l'éclairait de poétique reflet, le fit sourire un instant. Il crut qu'elle l'appelait... Toute la nuit, elle lui servit de guide, l'enveloppant d'un voile léger qui flottait dans l'espace... Au point du jour, il se trouva seul... Cependant, au loin, dans le brouillard, il crut la voir encore, à moitié cachée dans sa robe de rosée, comme une coquette sous des flots de dentelle... Soutenu par une énergie surhumaine, dominé par une unique pensée : la revoir, Walter pressa le pas...

A un détour de la route, le soleil vint déchirer brusquement ce rideau de vapeurs qui la dérobaient à ses yeux, et là... devant lui... il l'aperçut tout d'un coup, dans le merveilleux rayonnement de son imposante beauté, au milieu des immuables splendeurs de son magique palais, dominant tout un monde, et montant jusque dans la nue.

« Viens, chantait-elle à son cœur, c'est là-haut que je t'attends ; c'est là seulement que je serai à toi pour toujours. »

Le soir l'éclairait alors de ses rayons dorés, étalant sur son sein virginal des rivières de turquoises, de rubis et de diamants...

Cependant, Walter, fasciné, ivre d'amour, gravissait péniblement la montagne, s'accrochant aux arêtes des rochers, aux mousses et aux racines des sapins... Franchissant les ravins, longeant les précipices, il montait toujours... Poussé par cette puissance invincible qu'on nomme le désir, et les yeux fixés sur les irrésistibles attraits de son amante, ébloui, haletant, il ne s'arrêtait pas...

Le printemps était venu... Tout était grâce et sourire dans la nature... En vain la source lui murmurait sur sa route ses plus gais refrains :

« Beau voyageur, repose-toi ici, lui disait-elle ; je suis fraîche, je suis belle ; viens près de moi étancher la soif qui te dévore... »

— Non, répondait-il ; je ne veux que ma bien-aimée... »

Et il détournait les yeux...

A travers les prairies des hauts sommets, la bruyère rose lui souriait doucement... Walter la foulait aux pieds sans même l'apercevoir. Inaccessible aux choses de ce monde, il marchait toujours... L'oiseau bleu des murailles coquetait autour de lui ; les gélinottes et les perdrix blanches s'élevaient sur son passage, en jetant aux échos des notes amoureuses ; rien ne pouvait le distraire... Ni la cascade écumante à ses pieds, qui venait rafraîchir sa tête en feu, en l'inondant d'une écume diaprée ; ni les troupeaux de chamois disparaissant effrayés dans le bleu des abîmes, rien ne l'arrêtait dans sa marche insensé... Plus haut... toujours plus haut... Il ne voyait que sa bien-aimée, rayonnant de toute sa gloire, étendue sur son lit de granit, étincelante d'or de pierreries empruntées aux derniers feux d'un soleil de pourpre, qui faisait ressortir les fantastiques contours de son palais d'azur, aux colonnes de cristal, aux grottes éblouissantes, aux proportions titanesques...

Exténué..., haletant..., les mains déchirées..., les vêtements en lambeaux, Walter rampe..., se hisse..., se cramponne.—Épuisé, hors d'haleine, il se traîne encore aux bords de la moraine, où il peut à peine se retenir.

« Ah ! ma souveraine ! ... ma Blanche ! ... mon amour ! ... que la route est pénible ! ... Mais, qu'importe ? Enfin, je te revois comme je t'avais rêvée, au milieu des splendeurs indicibles de ta sublime poésie et sous une auréole digne de toi ! ... Mes blessures m'enivrent... Ah ! que je t'adore ! ... Ici tu es tout à moi et nul ne viendra troubler nos amours. Car l'homme est resté là-bas, bien loin dans la plaine... Sur la montagne il n'y a plus que nous deux... Si, il y a encore le nuage, le vent, l'ouragan, ces odieux rivaux, cette implacable tritogie dout mon cœur est jaloux.

« Ils t'aiment, eux aussi..., mais pas comme moi. Tiens, sens-tu mon cœur qui bat à en mourir ? ... Sens-tu mes lèvres brûlantes qui cherchent tes baisers ? — Ah ! viens calmer de ta fraîche haleine le feu qui me consume... Je meurs de toi... je meurs pour toi... dans l'ivresse de mon idéale conquête... Viens, ah ! viens ! cette fois, enfin, tu es à moi... »

Et, Walter, à bout de forces, se laissant aller sur le flanc de sa bien-aimée, dans une extase mystique, s'étendit sur la robe de noce de la vierge éternelle...

La sirène vint alors lui effleurer doucement le visage... Lui, ravi d'amour, s'endormit peu à peu dans la mort, sur la froide couche de la fée des montagnes. Elle e couvrit encore quelque temps de ses baisers, mais bientôt, au contact de ses joues brûlantes, elle fondit en larmes... Le pauvre fou ne devait plus se réveiller...

Pas un bruit dans la nature ; un silence, un calme effrayant, solennel ! ... Mais, comme l'âme de Walter remontait au ciel, vers sa Blanche bien-aimée, un sifflement aigu, strident, ironique, fit frémir tout à coup la montagne de ses plus hauts sommets jusque dans ses plus profonds abîmes... C'était le rire du vent qui, passant par dessus le glacier, venait retrouver sa maîtresse...



LES MAXIMES DU PROPHÈTE MAHOMET.

La maxime est une règle qui nous guide, elle s'énonce sous forme de préceptes ; c'est ce qu'il y a de plus grand, de plus important pour la conduite dans la vie privée, dans le monde et dans les affaires. Après avoir improvisé le Coran, qui fut un bienfait et même un progrès pour le peuple auquel il a été donné, pour la religion qu'il a remplacée, Mahomet aimait à offrir des conseils à ses disciples et à ses familiers. Tout pénétré de la Bible et de l'Évangile, il s'attachait à purifier sa vie ; il voulait la rendre saine et inattaquable. Ses pensées prenaient alors la forme sentencieuse, car il savait que des maximes énoncées par lui on composerait plus tard un code moral pour la nation arabe.—Il y a cela de remarquable dans ces maximes, c'est qu'aucune de celles que nous citons ne serait répudiée par l'esprit du christianisme.

—Donnez son salaire à l'homme de peine avant que la sueur soit séchée sur son front.

—La véritable richesse est celle de l'âme.

—La loyauté est la base des assemblées.

—L'homme fort est celui qui remporte la victoire sur lui-même.

—Le musulman est le miroir du musulman.

—Que Dieu pardonne à celui qui profite en parlant bien, ou qui se sauve en se taisant !

—Visite rarement, on t'en aimera davantage.

—Le principe de la sagesse est la connaissance de Dieu.

—Le vrai croyant n'est pas blessé deux fois dans le même trou de serpent.

...Si deux montagnes se révoltent, celle qui se révolte sera abaissée.

—Les âmes sont comme des troupes armées : celles qui se connaissent font alliance ; celles qui ne se connaissent pas se combattent.

—Quand le four est chaud, deux chèvres ne s'y battent pas à coups de cornes.

—Y a-t-il une maladie plus dangereuse que l'avarice ?

—Quand le croyant promet une chose, c'est comme si on la tenait.

—L'homme entouré de ses frères est puissant.

—Heureux celui qui profite de l'exemple d'autrui.

—Il y a de la sagesse dans la poésie, et de la magie dans l'éloquence.

—L'œil qui veille sur l'œil qui dort est le plus précieux des biens.

—La clémence du roi assure la durée du royaume.

—Pardonne sur la terre, afin qu'il te soit pardonné dans le ciel.

—La fourberie et la ruse sont condamnées au feu éternel.

—L'homme va avec qui lui plaît et dispose de ce qu'il a gagné.

—L'homme sûr est celui qu'on consulte.

...Le martyr est celui qui donne sa vie pour autre chose que pour sa fortune.

—Le fidèle ne peut accuser son frère plus de trois fois.

—Faciliter une bonne œuvre, c'est encore la faire.

—Toute bonne action est une aumône.

—L'homme ingrat envers son semblable l'est envers Dieu.

—Le regret est le repentir de l'enfant.

—L'homme devient sourd et aveugle à l'égard de l'objet qu'il aime.

—L'homme est maître dans sa demeure et sur son cheval.

—Une accolade complète une bonne réception.

—Le cœur de l'homme est enclin à aimer son bienfaiteur.

—Celui qui te pardonne a confiance en toi.

—On ne nuit jamais à sa fortune en faisant l'aumône.

—Celui qui se repent est comme celui qui n'a pas péché.

—Use de tes droits en tout ou en partie, mais toujours avec honnêteté.

—Celui qui n'a pas pitié des faibles et qui ne respecte pas les droits des puissants parmi nous, celui-là n'est point des nôtres.

—Le paradis est à l'ombre des sabres.

—Craignez le feu de l'enfer, même pour une moitié de dattes volées.

—Honnez les femmes qui ne quittent pas leur voile.

—Une bonne parole est une aumône.

—Ce monde est la prison du croyant et le paradis de l'infidèle.

—Le marchand, quand il est ruiné, devient sincère.

—La prière est l'arme du fidèle.

—Qu'on vous loue ou qu'on vous critique, soyez indulgents.

—Patience et générosité, voilà la foi.

—Le meilleur d'entre vous est le plus savant.

—On ne meurt pas pour avoir demandé un conseil.

—L'homme modéré ne dévie jamais.

—Celui dont le mérite est connu ne meurt pas.

—Le plus funeste aveuglement est celui du cœur.

—Modeste aisance vaut mieux que dangereuse abondance.

—L'impudeur est de l'infidélité.

—Pauvreté n'est pas loin de devenir infidélité.

—La pire excuse est celle qui se produit à l'heure de la mort.

—L'attente du salut est le propre de la piété.

—On ne se présente devant Dieu que le remords dans le cœur.

—Pardonnez aux erreurs des hommes généreux.

—Le monde est un fruit savoureux et frais, Dieu vous l'a prêté pour voir comment vous en jouirez.

—Il ne reste de ce monde que tourments et désastres.

—Santé et loisir sont deux biens qui ont perdu une foule de gens.

—Ne vous fiez pas à la durée du temps, car cette confiance a perdu bien des nations.

Les maximes que nous rapportons ici se trouvent dans les recueils biographiques et les chroniques arabes ; elles sont bien connues des savants et répandues parmi les philosophes. Elles ont cours dans la pratique de la vie ; le peuple lui-même en fait un fréquent usage et les mêle à ses adages ; mais peu de gens savent qu'elles remontent au Prophète et qu'il en est le premier auteur.



SIGNES DE TRANSACTIONS.

Convention: *Stipulatio* du mot *stipulà*, paille. « Arracher de terre une paille, puis la rejeter sur le sol en prononçant ces paroles sacramentelles : Par cette paille j'abandonne tout droit. L'acquéreur prendra la paille qu'il présentera en justice devant témoin en cas de contestation.

Garantir l'exécution d'une promesse : rompre une paille et chacun en gardait un bout.

« Les Grands de la France réunis ont jeté le fétu et rejeté le roi (Charles le Simple) pour qu'il ne fut plus leur Seigneur : Michelet.

Pour couper tout chemin à vous rapatrier.
Il faut rompre la paille. Une paille rompue.
Rend entre gens d'honneur une affaire conclue.
Molière : Gros René à Marinette, dépit amoureux, (art. IV, ch. IV).

Chez plusieurs peuples : épanchement d'eau sur la terre.
Les lois religieuses indiennes ordonnent au vendeur de verser l'eau sur la terre : l'acquéreur la ramasse de la main, la boit et tout est fait.

Les Romains plaçant pour la propriété d'un champ apportaient une motte.

En France, on donnait du gazon à l'acheteur.

On conservait à Tours un bateau envoyé par le Pape Luc II en 1144, à l'archevêque Hugues d'Étampes comme signe de la suprématie qu'il donnait à la métropole de Tours sur les 3 évêchés de Bretagne.

Du Cange apprend que Dam Mabillon lui fit voir, dans le trésor des chartes de St. Denis, des chartes dans lesquelles on avait inséré des fétus ou des morceaux de bois.

« Et parce que le Seigneur Heugues comte de Traves était présent quand je fis cette donation, le dit comte me donna en témoignage de cette donation cette pièce de monnaie qui est fixée ici, afin que par cette pièce de monnaie je fisse cette donation et cette transmonnaie à l'Eglise de Lyon » Charte de Robert, évêque de Langres.

Dans le Cartulaire de St. Serge on trouve la mention d'une charte, où il est dit en termes exprès que le donataire donna un couteau en signe de donation.

On voit dans le cabinet des Médailles et antiques de la Bibliothèque Royale, un couteau et un morceau de bois, symboles d'investiture : Sur le couteau est écrit : « Ce couteau fut à Faucher de Bueil, par lequel Guy donna les places de Dragon, archidiaque de l'Eglise de Ste. Marie. »

Sur un morceau de bois on lit : « Evrard et Hubert d'Épône, qui sont sefs de Sainte Marie de Paris par ce bois firent droit à Failques, doyen dans ce chapitre de Ste. Marie, des acquets de leurs père et mère, qui avaient tenu des biens sans la permission des chanoines. »

La corne ou cornet qui figurait dans les armoiries de la maison de Nigel, en Angleterre, rappelait au 15^{me} siècle le souvenir de la donation faite par Edouard le Confesseur à un Nigel, du château de Borstall.

On passait dans les premiers temps un marché par devant témoins.

L'alliance passée dans le désert entre Dieu et les Israélites est un modèle des anciennes formalités.

L'effusion du sang paraît avoir été la formalité la plus importante. St. Paul dit que Moïse ayant fait lire au peuple les conditions de l'alliance de Dieu il teignit de la laine du sang de boucs et de veau et leur dit : C'est le sang de l'alliance que Dieu a contractée envers nous.

Herodote parlant du traité de paix conclu entre les Mèdes et les Sydiens par Agadare et Alyatte observe

que les parties se firent une incision au bras et burent réciproquement de leur sang.

Les Espagnols en 1643 firent un traité de paix avec les Indiens du Chili. Le député des Cociques mit entre les mains du général espagnol un rameau de canellier teint du sang de moutons.

On écrivait deux exemplaires du contrat l'un était enveloppé et cacheté. L'autre ne l'était pas pour qu'on put le consulter.

BEAUTÉ.

Les Romaines étaient réputées belles avec front étroit et sourcils mariés.

Une Africaine est belle avec une bouche fendue jusqu'aux oreilles.

Les Femmes du Brésil avec le nez camus.

« sauvages, quand elles n'ont pas de nez.

Chine : On regarde aux pieds.

Nègres et Maures : On est d'autant plus beau qu'on est plus noir.

Chez les juifs, la femme dorée était la plus belle.

Les Hollandais aiment les colosses.

Les Napolitains, les pygmées.

Les Iroquoises se couvrant les cheveux de vermillon.

NOMBRES.

Les Pythagoriciens appliquaient les propriétés arithmétiques aux sciences les plus abstraites.

Ficomaque l'appelle théologie arithmétique.

L'unité étant sans partie peut être le principe génératif des nombres. Par là elle est le sceau de Dieu.

2 désigne le mauvais principe ; 2,20,200,200 : même haïne.

Les Romains dédièrent à Pluton le 2^{me} mois de l'année ; le 2^{me} jour du même mois ils expiaient les mânes des morts.

3 plaisait aux Pythagoriciens ; ils l'appelaient l'harmonie parfaite. Un Italien, chanoine de Bergame, a recueilli toutes les singularités de ce nombre.

4 était en vénération — idée de Dieu et de sa puissance dans l'arrangement de l'univers.

Junon, présidant aux mariages, protégeait 5. Car il est composé de 2 et de 3. Ces nombres pair et impair réunis font 5, idée du mariage : 5 multiplié par lui-même met toujours un 5.

6 au rapport de Vitruve doit tout son mérite à l'usage des géomètres de diviser en 6 parties, et comme cette science demande une grande exactitude, 6 caractérise la justice.

7 était le mieux accueilli.

8 était redoutable, représentant la fragilité des choses humaines.

10 était le tableau des merveilles de l'univers. Une chose beaucoup supérieure était 10 fois plus admirable. Une belle chose avait 10 degrés de beauté. Signe d'amitié, de paix ; car les mains de deux hommes jointes forment dix.

Nombre 9

Découverte de Fontenelle

2 fois 9 font 18	$1 \times 8 - 9$
3 " 9 " 27	$2 \times 7 - 9$
4 " 9 " 36	$3 \times 6 - 9$
5 " 9 " 45	$4 \times 5 - 9$
6 " 9 " 54	$5 \times 4 - 9$
7 " 9 " 63	$6 \times 3 - 9$
8 " 9 " 72	$7 \times 2 - 9$
9 " 9 " 81	$8 \times 1 - 9$

12 fois 9 font 108 : $1 \times 0 \times 18 - 9$ —etc.

Découverte de Mr. de Mairon :

De 21 je fais 12 : différence entre 12 et 21 : 9 et ainsi de tout autre nombre.

Les puissances des nombres changés sont aussi en rapport et les chiffres exprimant ce carré des nombres forment 9.

Le cube de 21 est 9261 ; celui de 12 : 1728 : Leur différence 7533 est un multiple de 9.

Louis XIV vécut 77 ans ; or en additionnant les chiffres dont se compose ce nombre on trouve 14.

Louis XV mourut en 1774.

Louis XVI régnait depuis 14 ans quand il convoqua les Etats Généraux qui devaient faire la révolution.

Entre 1616 (assassinat de Henri IV) et 1792 le nombre d'années est divisible par 14.

Louis XVII mourut en 1794.

La Restauration des Bourbons fut en 1714, dont les quatre chiffres font 14. 1874 devra être l'année de la nouvelle restauration des Bourbons.

DESCRIPTION DES OISEAUX QUI FRÉQUENTENT LES COMTÉS DE ST. HYACINTHE, BAGOT FT ROUVILLE,

Avec leurs noms vulgaire, Latin, Français, Anglais et Scientifiques ainsi que leurs dimensions

PAR LE

DR. J. A. CREVIER, Professeur de Médecine et d'Histoire Naturelle ; Membre du Congrès Scientifique Américain, No. 44 Rue Bonsecours, Montréal.

CINQUIÈME PARTIE.

SOUS FAMILLE DES SILVICOLINES.

1. — Genre *Parula*, Bonaparte.

52^e Fauvette d'Amérique, Fauvette à collier, (*the blue yellow-backed warbler*), *Parula America*, Bonap. *Parus Americanus*, Linn. *Sylvia America*, Aud. *Sylvia pusilla*, Wils. L. 4 pcs. E. 7 pcs. Elle ne se montre que rarement.

2. — Genre *Geothlypis*, Cabanis.

53^e Fauvette trichas, (*the Maryland yellow-throat*).
Turdus trichas, Linn. *Geothlypis trichas*, Cabanis. *Sylvia Marylandica*, Wils. *Sylvia trichas*, Audubon. *Trichas proscœ*, Nutt. L. 5 pcs. E. 7 pcs. Cette fauvette est une des plus communes qui visitent le Canada. Elle est toujours en mouvement, c'est la plus volage, la plus agile, et la plus pétulante des fauvettes de l'Amérique du Nord.

54^e Fauvette de Philadelphie, (*the mourning warbler*).
Sylvia Philadelphia, Wils. *Geothlypis Philadelphia*, Baird. L. 5 pcs. E. 6 pcs. Elle ne se montre que rarement.

3. — Genre *Oporornis*, Baird.

55^e Fauvette du Connecticut, (*the Connecticut warbler*). *Oporornis agilis*, Baird. *Trichas agilis*, Nuttall. *Trichas tephrocotis*, Nutt. *Sylvia agilis*, Wilson. L. 6 pcs. E. 7 pcs. Elle est très rare.

4. — Genre *Helminthophaga*, Cabanis.

56^e Fauvette chrysoptère (*the golden winged warb.*

ler), *Mangeur de vers* chrysoptère vulg. *Helminthophaga chrysoptera*, Cabanis. *Sylvia chris*, Wils. *Motacilla chrys*, Linn. *Helinaia chrysoptera*, Audubon. L. 5 pcs. E. 7 pcs. Cette fauvette est très rare, je ne l'ai rencontrée, que deux fois, dans mes nombreuses excursions géologiques au travers des forêts de l'est.

57^e Fauvette de Nashville, (*the Nashville warbler*), *Helminthophaga ruficapilla*, Baird. *Dacius rubricapilla*, Nuttall. *Sylvia ruficapilla*, Wils. L. 5 pcs. E. 7 pcs. Très-rare.

5. — Genre *Seiurus*, Swainson.

58^e Fauvette couronnée, (*the oven bird, yellow rumped warbler, golden crowned thrush*), *seiurus auroca pillus*, Twain *urdus auroca pillus*, Wils. *Motacilla auroca-pilla*, Linn. *Dendroica coronata*, Baird, *Sylvicola coronata*, Audubon. L. 6 pcs. E. 8 pcs. Espèce très-commune.

59^e Fauvette hochequeue, (*the water thrush*) *water wagtail*, *Seiurus Novæboracensis*, Nuttall. *Turdus aquaticus*, Wilson. *Motacilla Novæboracensis*, Gmelin. L. 7 pcs. E. 9 pcs. Cette espèce est rare.

6. — Genre *Dendroica*, Gray.

60^e Fauvette mitrée, (*the hooded warbler*), *Myiodioctes mitratus*, Aud. *Sylvia mitra*, Nutt. *Muscipacucullata*, Wilson. *Motacilla mitra*, Gmel. *Dendroica striata*, Baird, L. 5 pcs. E. 7 pcs. Elle se montre assez rarement.

61^e Fauvette du Canada, (*the black throated blue warbler*). *Dendroica Canadensis*, Baird. *Sylvia Canadensis*, Wils. *Motacilla Canadensis*, Linn. L. 5 pcs. E. 8 pcs. Cette fauvette est assez commune au printemps.

(A Continuer.)

RECETTES UTILES.

MANIÈRE DE CORRIGER UNE MAUVAISE HALEINE.

Pour corriger une mauvaise haleine, prenez, le soir en vous couchant, un morceau de myrrhe gros comme une noisette, et laissez-le fondre dans la bouche.

Un morceau d'iris de Florence, ou d'alun fondu dans une cuiller, enfin un clou de girofle, du cachou, du macis, du tabac, etc., peuvent remplacer la myrrhe avec succès.

Si la mauvaise haleine provient des gencives, frottez-les avec de la quintefeuille que vous aurez pilée et dont vous aurez fait tiédir le jus. Si elle provient du nez, vous en paralysez l'effet par des injections adoucissantes et aromatiques, ou bien en prenant une poudre composée de 30 grammes de suc de menthe et de 69 grammes de suc de rue que vous mêlerez ensemble ; ou bien encore des feuilles de marrube réduites en poudre, des bains fréquents, le changement réitéré de linge, enfin la plus grande propreté.

Si l'on soupçonne que l'odeur est due à des eaux retenues dans les glandes sublinguales et thyroïdes, on emploie la cannelle, l'iris ou le pyrèthre, que l'on mâche longtemps. Enfin des pastilles de charbon font disparaître pour toujours des fétidités d'estomac qu'on regarde quelquefois comme incurables.

REMEDE POUR GUERIR TOUTES SORTES DE BRULURES.

Nous nous étendrons un peu sur le traitement de la brûlure, affection dans laquelle tout le monde est appelé à remplir pour soi ou pour autrui le rôle de médecin, et où les erreurs peuvent avoir de si fâcheuses conséquences.

Voici les principes généraux d'après lesquels il doit être établi :

- 1° Modérer et calmer la douleur et l'irritation qui se développent au moment même de l'accident ;
- 2° Prévenir et combattre l'inflammation secondaire ;
- 3° Favoriser et diriger la cicatrisation des plaies ;
- 4° Faire disparaître ou atténuer les difformités qui sont les suites de la brûlure.

Dès qu'une personne est brûlée, on doit s'empresser de la soustraire à l'action de la chaleur : ainsi supposez qu'on se soit laissé tomber de l'eau bouillante sur le pied, ce qu'il y a de mieux à faire sera de plonger tout de suite la partie malade dans l'eau froide, sans se donner la peine d'ôter le bas ou même la chaussure en général ; c'est en effet perdre un temps précieux et pendant lequel le calorique continue ses ravages. Quand la partie ne peut être submergée, des effusions continues d'eau froide sont infiniment utiles, et on peut à loisir ôter les vêtements, qu'il faut couper plutôt que de rompre et de déchirer l'épiderme soulevé ; par ces moyens, et en continuant alors sans interruption les applications réfrigérantes, on est souvent parvenu à arrêter complètement les ravages de la brûlure ; mais il faut que ces applications ou immersions soient continuées sans relâche pendant plusieurs heures et même pendant plusieurs jours ; si l'on s'arrête, les symptômes inflammatoires se révèlent comme si l'on n'avait rien fait.

On a conseillé beaucoup de moyens comme jouissant d'une efficacité particulière : telles sont la pulpe de pomme de terre râpée, celle de carotte, et, dans ces derniers temps, la gelée de groseilles, et l'on n'a pas vu que ces différents corps agissaient autrement qu'en soustrayant le calorique, comme le fait l'eau froide, et que celle-ci a l'avantage d'être toujours sous la main. La glace, en abaissant la température même de l'eau, ajoute à ses

bons effets ; mais on peut se contenter de l'immersion continue de l'eau. L'emploi de la chaleur, de la compression, de même que celui du coton cardé et autres substances végétales analogues, est bien loin de présenter une supériorité incontestable sur le moyen que la nature indique et qu'elle nous fournit libéralement.

Quand l'épiderme est soulevé par la sérosité, il est bon de vider les ampoules par des piqûres faites de place en place ; mais il faut se garder d'arracher l'épiderme, sous peine de faire éprouver tout à fait inutilement de vives douleurs aux malades ; au contraire, on doit le remplacer, autant que possible, dans les endroits où il a été enlevé, par des morceaux de papier brouillard enduits d'une légère couche de cérat. Les applications d'eau froide, continuellement renouvelées, ne sont pas moins salutaires dans le second degré que dans le premier, aussi bien que le traitement antiphlogistique est nécessaire pour prévenir et combattre les symptômes inflammatoires tant généraux que locaux.

Dans les brûlures qui ont intéressé une grande épaisseur de parties, et où des escarres se sont formées, il n'y a plus à espérer de borner le mal : il est fait, et désormais il ne s'agit plus, comme dans le cas de gangrène, que de faciliter la chute des escarres par des cataplasmes, et de favoriser, quand elles sont tombées, la cicatrisation par une solution de 15 grammes d'alun dans une chopine d'eau, dont on applique des compresses sur les parties malades. S'il y venait des points charnus, on y mettrait dessus de l'alun calciné pour les détruire.

REMEDE CONTRE LES PANARIS.

Lorsqu'on est menacé d'un panaris, il faut se hâter d'en prévenir les accidents par le traitement suivant : quand le panaris naît de lui-même et sans cause connue, on doit avoir recours à tout ce qui peut calmer les inflammations : ainsi, on fera tremper la main entière dans de l'eau tiède, et on l'y tiendra dans le bain pendant plusieurs heures ; à l'eau tiède on pourra substituer des cataplasmes faits avec de la farine de graine de lin et une forte décoction de têtes de pavots ; si la maladie ne fait que commencer, on pourra employer avec avantage l'eau froide ou la glace, dans laquelle on plongera le doigt du malade. Si, malgré l'emploi de ces moyens, les douleurs augmentent toujours et deviennent insupportables ou accompagnées de fièvre, il faut avoir recours à un chirurgien ; dans ce cas, l'incision de la tumeur est le seul moyen d'amener une prompte guérison.

Si le panaris est la suite d'une piqûre faite avec un instrument imprégné d'une liqueur putride, il ne suffit pas d'attendre le développement de l'inflammation, il faut encore prévenir les accidents qui peuvent résulter de l'absorption de cette liqueur : on y parvient ordinairement en lavant à l'instant même, avec de l'eau tiède, l'endroit piqué, et en prenant soin d'exprimer le sang à plusieurs reprises, pour entraîner la matière irritante.

AUTRE.

On charge d'une bonne couche d'onguent napolitain un morceau de peau dont on couvre le panaris, et on enveloppe le doigt d'une compresse en huit ou dix doubles. On lève cet appareil toutes les vingt-quatre heures, et on remet une nouvelle dose d'onguent sans changer la peau ni la compresse. L'inventeur de ce remède l'a donné à plus de cinq cents personnes, et toutes ont été guéries. Les douleurs diminuent peu à peu, et cessent en moins

de neuf ou dix heures ; et, après le deuxième pansement, la matière du panaris n'est plus qu'une eau claire. Alors on perce la peau avec une pointe de canif ou tout autre instrument, pour faire sortir la sérosité ; on continue le même pansement pendant huit ou dix jours, et la cure est finie.

Ce remède guérit sans exception les panaris de toutes espèces, d'où l'on peut conjecturer qu'il doit faire le même effet sur les clous et divers abcès, même sur ceux qui se forment près de l'anus, et dont les suites sont quelquefois si funestes.

VARIÉTÉS

QUEST-CE QUE LE BAILLEMENT ?

Sous l'influence de causes diverses, et qui semblent au premier abord n'avoir pas de rapports entre elles, on éprouve dans certains muscles de la face, de l'arrière-bouche et du cou, une sensation difficile à définir, qui détermine dans ces muscles une contraction spasmodique et, par conséquent, indépendante de la volonté. La mâchoire inférieure s'écarte de la supérieure, la bouche s'ouvre largement, tandis que les paupières se ferment à demi ; le voile du palais se relève, la langue et le larynx s'abaissent l'isthme du gosier se resserre, et l'air, refoulé dans la trompe d'Eustache, détermine un certain degré de surdité. Le spasme, modéré à son début, augmente rapidement de force jusqu'au moment où, à une contraction violente des muscles intéressés, succède un relâchement brusque, une détente qui s'accompagne d'un sentiment de bien-être. En même temps que la contraction musculaire, commence une inspiration lente, profonde, avec expansion complète des parois de la poitrine, et que suit une expiration rapide, coïncidant avec la détente musculaire. L'ensemble de ces phénomènes constitue le *bâillement*, qui est, comme on le voit, un acte involontaire, spasmodique, et se rattachant à la fonction respiratoire.

Cet acte a pour résultat d'introduire dans les poumons une quantité d'air plus grande que celle qu'y apporte l'inspiration ordinaire, et, par conséquent, d'activer l'hématose et la circulation. Il se produit sous l'influence des causes qui ralentissent ou gênent la respiration, et surtout, suivant quelques auteurs, de celles qui en changent le type, en faisant prédominer l'expansion de la base ou du sommet de la poitrine. On bâille quand l'heure du sommeil est venue, ou quand au réveil, la somnolence n'est pas encore dissipée, ou encore quand l'immobilité, la fatigue, l'ennui, nous causent une torpeur voisine du sommeil. La faim, l'excès de réplétion de l'estomac et les autres malaises de cet organe déterminent aussi le bâillement ; on le voit survenir au début de la fièvre, pendant le frisson, en un mot, dans une foule de conditions différentes ou même opposées, mais ayant toutes pour effet une modification de la respiration ou de la circulation. De plus, comme tous les phénomènes nerveux, il se produit par imitation. La vue d'une personne qui bâille, ou d'un tableau qui reproduit cet accident de la physionomie, suffit pour que l'imitation vous entraîne. Le professeur de physiologie qui décrit le bâillement peut s'attendre à le faire naître dans son auditoire, et si la lecture de ces lignes produisait le même effet, nous aurions la ressource, plus ou moins légitime, de l'attribuer à la même cause.

On peut simuler le bâillement ; mais pour qu'il ait réellement lieu, il faut éprouver la sensation qui le provoque et le spasme qui le constitue. En revanche, comme l'une et l'autre sont indépendants de la volonté, s'il est possible de les dissimuler jusqu'à un certain point en serrant les lèvres, on ne peut les étouffer tout à fait lorsqu'ils se développent impérieusement.

Il ne faut pas confondre avec le bâillement un spasme

analogue dans ses causes et qui le précède ou le suit assez souvent. Les bras et les jambes s'étendent avec force par un mouvement automatique, la tête se renverse, la colonne vertébrale s'infléchit en arrière, puis la détente survient. On nomme *pandiculation* ce mouvement d'extension convulsive des membres et du tronc ; il diffère du bâillement en ce que l'inspiration ne peut se faire pendant l'effort qui le caractérise, tandis qu'elle a toujours lieu pendant le bâillement.

MAXIMES D'HYGIÈNE PRATIQUE.

- Simplifier sa vie est un grand art.
- La médiocrité de la santé a ses compensations comme celle de la fortune.
- Mieux vaut faire soigner sa santé que sa maladie.
- Les santés, comme les ménages, comme les empires, s'en vont par les petites dépenses inutiles et journalières.
- Il faut être de sa santé comme de sa condition.
- Les préjugés sont les moisissures de l'esprit ; on ne les trouve que là où la lumière n'entre pas.
- Il y a plus de rhumes engendrés par l'abus des vêtements que par le froid.
- L'enfant travaille trop tôt, il travaille trop, il travaille mal.
- L'humanité s'en va par le cerveau ; elle peut être sauvée par les muscles, mais il n'y a pas de temps à perdre.
- L'eau est à la peau ce que l'air est aux poumons.
- Si les gens consacraient à leur santé la dixième partie du temps qu'ils appliquent inutilement à celle des autres, l'humanité se porterait mieux.
- Tel air, tel sang ; tel sang, telle santé.
- Du pain bis trempé dans un air pur fait plus de sang que du filet de bœuf mangé dans une chambre fermée.
- Comme on fait son atmosphère on respire.
- La gymnastique est l'antidote du travail exagéré de l'esprit.
- Les mères confiantes font les médecins dévoués.
- La confiance ne se raisonne pas, répète-t-on complaisamment en parlant du choix d'un médecin. La belle maxime ! Et où la raison trouvera-t-elle une meilleure occasion d'intervenir ?

LA CHANSON DE MALBROUK.

La nourrice du Dauphin, fils de Louis XVI, chantait un jour devant la reine une vieille romance qu'elle avait apporté probablement du fond de sa province. C'étaient quelques couplets consacrés à la mémoire d'un héros inconnu qui part pour une campagne lointaine et dont la veuve apprend la mort après plusieurs mois d'attente. Marie-Antoinette, élève de Cluck, prit l'air en gré ; quelque poète courtisan prétendit rajouter les paroles, et remplaça par le nom de Malbrouk celui du guerrier oublié. Grâce au caprice royal, la mode s'empara de la romance

de M^{me} Poitrine et assura à cette romance transformée un succès qui dure encore de nos jours.

Qu'avait de commun le nom de Malbrouk avec la vogue d'une chanson qui fit explosion seulement en 1783 ? En admettant qu'il y ait quelque consolation patriotique à chaussonner ainsi un ennemi trop heureux, ces singulières repréailles, à l'endroit du vainqueur de Malplaquet, étaient plus que tardives et n'avaient pas davantage le mérite de l'exactitude historique. Churchill, duc de Marlborough, était mort en 1722, et mort dans son lit, d'une attaque d'apoplexie. La bonne humeur nationale n'avait pas attendu soixante ans pour composer des couplets de circonstance, et un recueil manuscrit contient vingt-sept chansons historiques faites par les contemporains de nos désastres ; la seule qui soit populaire, et dont nous venons d'indiquer l'origine tardive, orthographe le nom de Marlborough comme il ne l'avait jamais été ; elle n'est pas citée dans le recueil. Ce nom n'a été choisi que pour le besoin du vers et par suite d'une analogie de sons.

Ce n'était pas la première fois que la pièce originale subissait un travestissement ; à une époque où sans doute elle était populaire, lorsque Poltrot de Méré eut assassiné le duc de Guise, les huguots la calquèrent grossièrement et en composèrent une fade parodie (le Convoi du duc de Guise).

M. Génin, le regrettable philologue, a reconnu, dans notre folle chanson de *Malbrouk*, les traces vénérables de notre plus vieille poésie, et c'est à la fin du douzième siècle ou au commencement du treizième qu'a, selon lui, retenti pour la première fois cette voix infatigable qui va se répétant à travers les siècles comme un écho lointain du moyen âge. En dépit des retouches et des mutilations maladroites, une critique infaillible a su dégager de la romance remaniée à contre sens tout un fragment inaperçu jusqu'alors, curieux objet d'étude pour qui veut constater les vicissitudes de notre idiôme. Ce respectable débris se compose de quelques vers à peine, mais ces vers semblaient avoir été reconnus par l'instinct populaire, car ce sont les seuls qu'aient retenus toutes les mémoires ; les voici tels qu'ils peuvent être reconstruits :

Malbrou' s'en va-t en guerre, ne sais quand reviendra.

Il reviendra-t à Pasque, à Pasque ou-s à la Trinité,

La Trinité se passe, Malbrou' ne revient pas.

Madame à sa tour monte, si haut qu'ell' peut monter,

Et voit venir son page, tout de noir habillé.

— Beau page, mon beau page, quell' nouvelle apprtez ?

— Aux novell' que j'apporte, vos beaux yeux vont pleurer :

Monsieur d' Malbrouk est mort, est mort et enterre.

L'ai vu porter en terre par quatre-s officiers :

L'un portait sa cuirasse, l'autre son bouclier.

.....

A l'entour de sa tombe romarin fut planté,

Sur la plus haute branche le rossignol chanta.

Et nous dégageant de toute idée préconçue, nous devons reconnaître la naïve simplicité du dialogue que dépare un seul vers : *Monsieur d' Malbrouk...* Cette tombe ombragée d'un romarin, ce rossignol qui chante sur la plus haute branche, ne manquent pas d'une poésie mélancolique bien étrangère au dix-huitième siècle et en harmonie complète avec la mélodie touchante de l'air si méconnu. Beaumarchais comprit bien le caractère sentimental de cette musique et l'erreur de ceux qui l'avaient appliquée à des couplets burlesques : aussi, dans le *Marriage de Figaro*, fit-il chanter la romance de Chérubin sur l'air de *Malbrouk*.

Quant au rythme, il est conforme aux règles prosodiques de notre poésie naissante, telles que les pratiquaient dans la chanson de geste les poètes contemporains de saint Louis et de Philippe-Auguste. Le couplet monorime, indépendamment du refrain qui a peut-être une valeur historique, est formé par le vers de douze syllabes dans lequel est nulle comme quantité la terminaison féminine placée toujours à l'hémistiche. Le seul vers qui viole ces principes est le vers ridicule et intercalé que nous avons

souligné. Dans cette poésie l'usage de l'éllision est aussi largement autorisé qu'il a été limité depuis ; l'hiatus disparaît par l'emploi des consonnes euphoniques, emploi qui persiste dans la langue populaire en dépit des grammairiens, et qui n'appartenait pas jadis à l'idiôme populaire seulement. Telles étaient les tendances musicales de nos premiers poètes, et peut-être est-on endroit de regretter que les savants se soient mis en lutte avec l'instinct du peuple, condamnant au nom de conventions nouvelles les habitudes euphoniques auxquelles avaient obéi les générations qui firent notre langue. Quoi qu'il en soit, ne confondons pas les archaïsmes authentiques de la chanson de Malbrouk avec les incorrections prosodiques et grammaticales que le chansonnier du dix-huitième siècle y introduisit comme un élément comique.

Non content d'assurer aux humbles couplets le privilège d'une haute antiquité, M. Génin aurait voulu encore en préciser l'origine et retrouver le héros auquel ils furent consacrés. Réduit à quelques documents précaires, il nous fait entrevoir pourtant un chevalier contemporain de saint Louis qui, sous le nom ou le surnom de Mambroun, ou Mambrou, ou Marbrou, a poécisément laissé une légende analogue en Espagne. La tradition, simultanée dans les deux pays, n'aurait pu prendre naissance qu'à l'époque où le roi de France et le roi d'Aragon entreprirent de concert la croisade d'Afrique, et il s'agirait d'un preux appartenant à l'une ou à l'autre nation. Quant à l'air, M. Génin n'est pas éloigné de lui attribuer une origine orientale ; un voyageur européen le reconnut, non sans peine, en Egypte où il était modulé à la façon des Arabes. Un autre hasard l'a fait reconnaître encore par un chrétien deux ans prisonnier des Mores. Les croisés auraient donc, sur une mélodie empruntée aux Sarrasins, composé la complainte qui, en 1783, venaitredire aux oreilles d'une reine le trépas de l'un d'entre eux.

MANIÈRE DE FAIRE TENIR SUR UNE GLACE UN ŒUF DROIT SUR LA POINTE.

Prenez une glace ou miroir, posez-la sur une table bien droite et qui ne penche d'aucun côté : prenez un œuf frais, secouez-le bien afin de mêler le jaune et le blanc ; posez-le sur la glace par la pointe, il se tiendra en équilibre.

MANIÈRE DE FAIRE DES BOUTS DE CHANDELLE QUE L'ON PEUT MANGER

Vous prenez de grosse pomme que vous taillez comme un bout de chandelle. Vous plantez dedans une amande que vous allumez, et qui brûle comme une mèche ordinaire. Ce tour se prépare d'avance, et vous dites à la compagnie : J'ai faim, je vais manger ce bout de chandelle.

TOUR EXTRÊMEMENT PLAISANT.

Faites mettre deux personnes à genoux l'une vis-à-vis de l'autre, mais sur un genou seulement et l'autre jambe en l'air. Donnez à l'une une chandelle allumée, en l'invitant d'allumer celle de l'autre ; ce qu'elle fera très-difficilement, toutes deux étant en équilibre sur un genou, et le moindre mouvement pouvant les déranger.

MANIÈRE DE RENDRE HIDEUSE TOUTES LES PERSONNES D'UNE SOCIÉTÉ.

Faites fondre du sel et du safran dans de l'esprit de vin : imbibezen un morceau d'étoffe ou de coton et mettez-y le feu en ayant le soin d'éteindre les autres lumières : alors à cette lueur les personnes blanches deviennent vertes, et l'incarnat des joues et des lèvres prend une couleur d'olive foncée.